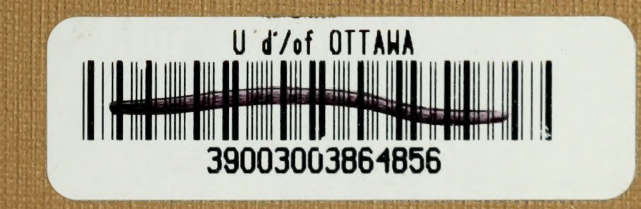


U d'/of OTTAWA
39003003864856

MICHELLE LENORMAND

Couleur du temps



ÉDITION DU *DEVOIR*
MONTRÉAL
1919

12

à Monsieur & Madame

Victor Barrette,

le souvenir amical

de

l'auteur

Michelle Le Normand-

Desrosiers

COULEUR DU TEMPS

DU MEME AUTEUR :

AUTOUR DE LA MAISON

2ième édition, 1 vol.

MICHELLE LE NORMAND

Couleur du temps

2ème MILLE



ÉDITION DU *DEVOIR*
MONTRÉAL

1919

Il a neigé

Il a neigé et j'ai marché dans la rue blanche. Le ciel était gris-pâle; le soleil se dessinait en boule, sans rayons; la lumière était douce, comme voilée de fine gaze; des flocons légers tombaient encore, lentement. L'air frappait les joues et je sentais du rose sur mon visage. En mon âme, j'avais aussi des rêves blancs, des fleurs de joie.

La belle neige immaculée et neuve, la neige froide, quelle chaleur intense jetait-elle dans mon cœur ? Le soleil faible, sans lueur, quelle clarté faisait-il donc en mon esprit ? Les mêmes peines qu'hier eussent dû m'attrister et les mêmes préoccupations, m'inquiéter ? Pourquoi avais-je confiance, pourquoi étais-je gaie quand le ciel au-dessus de moi s'étendait en grisaille ?

Miracle de la neige, de la belle neige blanche, de la neige qui vient vers la terre ainsi qu'une purification et qui voltigeait devant mes yeux. Elle descend du ciel, la neige. Elle descend de même qu'une manne, ou qu'une pluie de grâces. Elle arrive de l'inconnu, du pays bleu . . .

J'allais les mains jointes dans mon manchon. Le vent battait mes joues. Je regardais la rue. J'écoutais, tous les bruits me paraissaient joyeux,

cloches au loin, cris d'appel, train-train coutumier des voitures sur le sol durci.

Dans les carrés d'une clôture de broche, comme sur des balançoires, une noce de moineaux caquetait; ils s'envolèrent à mon approche. Je marchai encore, dans la rue blanche; il me semblait que moi aussi, j'avais des ailes.



En traîneau

Ils ont failli me jeter à terre dix fois, aujourd'hui, les petits gars avec leurs traîneaux. Mais ce n'est pas moi qui les chicanerai !

Si vous pensez que je ne me suis pas fait traîner dans mon temps, vous vous trompez. Quand la neige était ainsi que ce matin, neuve et dure, glissante à souhait, j'en ai donné, allez, bien des jambettes involontaires à des grandes personnes qui grognaient ! — ce qui se comprend, après tout. J'en ai fait des tours, bien assise, les jambes étendues, les pieds sur la barre, les mitaines rentrées dans les poignées du traîneau; car j'avais des mitaines rouges dès que la neige apparaissait, et une tuque pareillement, et une ceinture à gros pompons, qui se détachait et passait souvent sous les lices.

Dans ma rue, lorsque j'avais douze ans, vivait nu jeune nègre de mon âge, mais trois fois plus grand que moi, une perche. C'était un noir très comme il faut; il apprenait le français et, voulant bien prononcer et bien traduire, il venait ordinairement s'asseoir, après sa classe, dans les marches de l'escalier chez nous. Là, avec deux ou trois gamines de mon espèce, je lui montrais parfaitement sa leçon du lendemain. Tout ça,

pensez-vous, m'éloigne des traîneaux? Pas le moins du monde. Notre nègre donc était, ma foi, fort comme un nègre. En reconnaissance du petit service que nous lui rendions, — à titre gracieux et sans aucune idée intéressée, — son étude finie, il s'attelait à nos traîneaux et nous traînait sur le temps des pommes. Un vrai train éclair. D'abord, nous avions trois chars, chaque corde de traîneau se rattachant à une autre, jusqu'à Lee — tiens, son nom me revient— qui était je vous jure, bien assez noir pour être l'*engin !*

Mon Dieu, qu'on s'amusait ! Ça décollait, comme on dit dans ma rue, et quand on tournait, on faisait immanquablement la culbute. C'était au coin, devant l'épicerie, qu'on revirait. Il y avait beaucoup d'allées et venues. Des petites Anglaises — j'habitais un quartier bilingue — sortaient du magasin, un pain sous le bras, et demandaient : « *Give me a ride?* » Alors, nous leur faisions des niches, nous poussions des cris de joie, et nous ordonnions à Lee de courir plus fort.

Il nous écoutait. Ce n'est pas les petites Anglaises qui auraient pu lui montrer sa leçon de français ! Il trottait doublement. Les traîneaux zigzaguaient, s'accrochaient aux perrons, repartaient en ligne droite et derrière Lee, qui

criait : *track*, pour prévenir les piétons, nous lancions de sonores *clair de route !* Nous venions de faire de la traduction, avec notre nègre, voyez-vous !

Malheureusement, ce n'était pas si rose, le lendemain, au couvent. Figurez-vous qu'il y avait toujours à point des porte-panier — des petites jalouses — qui allaient rapporter qu'on jouait avec les garçons et avec des garçons noirs, — ce n'était guère pardonnable ! En plus, ça s'adonnait que nous ne savions pas nos leçons...

Dire que pendant ce temps-là, notre ami Lee brillait à l'école par son talent pour la langue française.



Feuille sèche

Entre les pages d'un cahier noirci de mon ancienne écriture, je trouve ce soir une feuille d'érable, rouge et sèche. Une de ses dentelures est repliée, et comme je veux la redresser, elle se brise. Sur la teinte brunie du tissu raidi une date est écrite : dix-neuf septembre !... De quelle année ?... et dans quelle rue ai-je ramassé cette feuille ? Pourquoi l'ai-je datée ? Simple plaisir de ma plume, grande barbouilleuse autrefois comme aujourd'hui ?... Rien ne me reste dans la mémoire. J'ai beau chercher — rien. Je ne me souviens d'aucun fait, d'aucune promenade.

Pourtant, je me rappelle une fois que nous étions allées dans la montagne à la seule fin de faire des bouquets de feuilles différentes. Nous étions quatre petites filles qui commençaient à allonger leurs robes. Nous n'étions pas très gaies malgré ça. Je ne sais pas bien pour quelle vague raison, effet d'automne, sans doute. Je sais seulement que nous débitions des bêtises sur la vie. Jeanne en avait peur. Jeanne la regardait en se disant : à moi, elle ne donnera rien, elle ne peut rien donner, que du plaisir avec les fleurs, avec les nuages. Et savez-vous pourquoi Jeanne

pensait cela ? Elle ne trouvait pas son nez à son goût, et elle croyait que la vie ne donne le bonheur qu'aux... nez grecs !

Berthe nous faisait rire en ce temps-là. Berthe posait peut-être un peu. Elle avait tout ce qu'il fallait pour cela : des yeux grands comme des piastres, bleus comme des pierres précieuses, et des cils longs et noirs comme ceux des héroïnes de roman. Elle constatait peut-être que son nez allongeait trop, mais il était mince et distingué; et puis, Berthe avait des joues roses, une bouche rouge et des dents blanches. Berthe aimait bien la vie et elle nous blaguait sur ce qu'elle en attendait.

Georgette, brune, brune autant que les blés sont blonds, Georgette riait de ce que les autres disaient, de ses dents encore plus blanches et plus belles que celles de Berthe. Fine et un peu sournoise, Georgette nous faisait croire sans peine qu'elle était plus raisonnable que nous : elle savait nous servir une douche à point, au bon moment, quand nous parlions avec ardeur de nos passions dans les étoiles. Pourtant, elle devait nourrir les mêmes rêves que nous. Elle s'en cachait, méprisait les hommes, et nous pensions pour cela qu'elle ferait une religieuse.

Moi, qu'est-ce que j'étais bien, en ce temps-là ?... J'avais des illusions nombreuses, mon nez

étant presque grec !... et j'avais des peurs, comme mon amie Jeanne. Mais, j'étais tellement décidée et impétueuse quand il s'agissait de satisfaire mes ambitions, qu il restait en moi une profonde tranquillité au sujet de l'avenir; je savais que mes mains cueilleraient tous les fruits qui ne seraient pas défendus, le long de la route... Jeanne m'appelait « la paix ». J'étais plutôt la confiance.

Jeanne est toujours mon amie. Berthe aussi. Elles ont changé et si je sais encore beaucoup des pensées de Jeanne, Berthe me reste à certains égards mystérieuse. Georgette ne passe plus sur mon chemin. J'ignore à quelle conception de la vie elle s'est arrêtée. Des milliers d'impressions nous attachaient l'une à l'autre, et nous nous sommes pourtant détachées !...

Tiens, cette feuille rouge et sèche qui me regarde, qui gît sur ce cahier ouvert, à quel sujet m'a-t-elle amenée ? Est-ce elle qui fait repasser devant mes yeux mes amies en robes de petites filles romanesques ? Oh ! la puissance d'une si mince chose. Je la remets entre les feuillets de cet ancien journal. Beaucoup plus tard,un autre jour dans ma vie, elle me rappellera ce soir, et ce billet qui fut écrit en son honneur, feuille morte retrouvée et relue dans mon livre du passé !

Petite rivière

Entendu parler aujourd'hui d'une petite rivière sensible qui gèle au moindre froid. Elle est étroite, elle serpente. Je l'ai vue un jour d'été, un jour chaud. Elle dormait à l'ombre de gros arbres. Aucune embarcation ne la troublait, aucun souffle ne l'agitait. Entre des berges hautes qui la protègent du vent, elle somnole inlassablement. Elle est si peu profonde que jamais une tempête ne la secoue.

Or, il paraît que déjà, chaque matin, elle est glacée et polie comme une belle vitre, la petite rivière. Le midi, s'il fait trop soleil, elle dégèle, mais le soir elle « reprend » et, lorsque le froid persiste, le lendemain elle reste miroir. Alors, elle est jolie à croquer. Sur ses rives, les arbustes percent une mince couche de neige blanche et forment des dessins curieux. Des touffes serrées de brindilles ont l'air de forêts naines et au-dessus de ce petit peuple de branchettes, les grands arbres dégarnis se dressent ou se courbent sur le fond clair ou gris du ciel changeant. Et ce paysage ne semble là que pour encadrer la rivière d'argent.

Autour d'elle, le silence parfait habite à certaines heures la campagne.

Je voudrais l'aller voir, cette fine rivière sensible, un jour que le soleil ne ferait pas éclater les blancheurs, que tout serait vaguement embrumé. Devant ce paysage sommeillant, de même que dans une chapelle déserte, je regarderais en moi. Je serais si calme que sur ma méditation luirait la Lumière surnaturelle. En face de la petite rivière gelée, en face du paysage blanchâtre, à peine taché, j'y penserais longtemps à cette Lumière qui fit la terre changeante, les pays différents, et qui me donna le souffle à moi, petite chose de rien dans la multitude du monde, mais petite chose qui sent en elle l'immortalité d'une âme.



L'Imagination

Le froid était dur et piquant. Je marchais vite sur la neige déjà dense; le vent me poussait dans le dos, le vent agitateur qui semblait faire voltiger en mon esprit plus d'idées.

Le matin, j'avais lu une analyse psychologique et j'en appliquais les principes à mon *moi*, que je ne cherche cependant pas souvent à définir. J'ai peur de le trouver complexe; je me voudrais aussi simple qu'une longue route droite, plane et claire. Et je pensais que nous voyons passer bien des choses en nous si nous y regardons; et je pensais que le cœur humain est une étrange petite machine, qu'il est facilement excessif en ses mouvements, et bien loin d'être circonspect, raisonnable et sensé !

Ce qui m'humilie lorsque je descends en moi-même et me récapitule les sentiments et les enthousiasmes de ma vie d'hier, c'est de constater combien de fois mon imagination m'a égarée, combien de fois je l'ai écoutée attentivement pour faire des rêves qu'aujourd'hui j'ose qualifier de fous ! Et ce qui m'humilie encore, c'est de m'apercevoir qu'à l'heure même où je les qualifie ainsi, cette incorrigible imagination en promène dans ma tête d'autres qui sont égale-

ment chimériques, et que je réprouverai peut-être aussi, un peu plus tard.

Oh ! cette imagination, on ne sait jamais où ses suggestions commencent, où elles s'achèvent, même si l'on se croit du jugement, même si l'on a l'orgueil de la considérer en soi comme une puissance secondaire.

Puissance secondaire ! puissance secondaire qui, au moindre sujet ou propos, s'empare du gouvernement de la maison, s'arroge la conduite de l'intelligence et du cœur, et les mène où elle le veut bien, à des désirs sans nombre, irréfléchis, obsédants, à des idées diverses qui finissent toujours, hélas ! par apparaître vaines.

Quand, après un beau voyage accompli à la suite de cette puissance secondaire, nous reprenons notre lucidité, comme nous sommes étonnés de notre faiblesse et de notre enfantillage. Quelles résolutions vigoureuses de sagesse pondérée nous prenons : mais nous ne tardons pas à repartir entraînés par l'irrésistible grande créatrice d'illusions !

Pour ma part, je surveille de bien près cette imagination dont les caprices m'effraient. Je voudrais tant voir et comprendre mes sentiments tels qu'ils sont, et pouvoir juger sainement et parfaitement des gens et des choses autour de moi. Je voudrais prétentieusement

ne jamais me tromper ! — avec la grâce de Dieu toutefois ! — et pour ne jamais me tromper, il faudrait qu'elle sorte de chez moi, la folle du logis.

Mais un pareil souhait est illogique. L'imagination est un don du ciel. Elle a beau de temps à autre nous aider à tomber dans quelque erreur momentanée, à nourrir des chimères que nous dédaignons ensuite, n'est-elle pas l'inspiratrice de l'enthousiasme qui suscite les beaux mouvements, l'inspiratrice des rêves, la veilleuse qui entretient autour de nos sentiments la lumière de l'espérance et les illusions nécessaires, l'aide indispensable de la gaieté et du courage ?



En relisant votre journal

Avez-vous des vieux cahiers où vous relisez de temps à autres, un peu de votre vie d'hier ? Connaissez-vous le charme qui se dégage des lignes que vous avez écrites il y a trois, quatre, six, sept ans ?... Vous ouvrez les pages noircies de lettres pressées. Vous restez là, d'abord pensive devant l'ensemble d'une écriture différente de celle que vous avez aujourd'hui. Vou vous étonnez d'avoir tant changé, et, en relisan cet autrefois, vous revoyez une petite personne qui pensait autrement que vous ne pensez, qui voyait toutes les choses d'un autre œil, plus optimiste, plus jeune, tellement plus jeune !

Vous tombez sur le récit d'une tristesse ou d un malheur. Vous vous rappelez. Les détails d'eux-mêmes reviennent à votre mémoire. Vous retrouvez une impression de détresse ressentie près de telle fenêtre, devant tel paysage, ou une heure de piété profonde en face de votre peine, une heure de prière suppliante dans l'obscurité d'une église qui fut votre paroisse et qui ne l'est plus. Puis, vous suivez votre histoire de page en page et, plus loin, est-ce que vous ne voyez pas la paix et la joie revenues en vous et chez vous ?

Ailleurs, vous évoquez, par exemple, une promenade d'antan, si vous lisez tout simplement : « Aujourd'hui, je suis allée dans la montagne avec mes amies Jeanne et Georgette ». Vous étiez gaies toutes les trois. Vous aviez sans cesse le fou rire. Vous faisiez des projets impossibles en voyant passer près de vous, sur la route tournante du Mont-Royal, de jolies amazones sur de beaux chevaux. Vous pensiez — parce que vous étiez romanesques — à des scènes pareilles lues dans des livres. Vous en parliez. Vous étiez folles, et incomparablement jeunes. Grand Dieu, demain encore, n'alliez-vous pas reprendre votre sac d'école et vous en aller à la classe, où vous essaieriez de faire croire à une maîtresse — aimée pourtant — que vous saviez des leçons pas le moindrement apprises ?

A vrai dire, vous n'étiez pas paresseuses, mais vous préfériez à l'étude, la lecture ou les courses sur la montagne, à l'ombre des beaux arbres. Vous évitiez, tant que vous le pouviez, de pâlir sur des leçons de philosophie que vous ne compreniez pas. Et vous riez, en repensant à cela. Vous vous voyez debout, en robe noire d'élève, à votre rang, votre livre à la main, fermé sur votre index marquant la page à donner. Vous vous entendez réciter avec un aplomb simulé, digne d'admiration ! Combien de fois, Seigneur,

n'aviez-vous appris que juste ce que vous supposiez être votre réponse ! et n'avez-vous pas parfois pincé le bras de la voisine, qui voulant faire du zèle, en récitait trop long ?

Menus détails des menus événements d'hier. Mais menus détails qui font sourire, amusent, donnent du charme au passé. Si vous avez des vieux cahiers, relisez-les par ces longues soirées d'hiver, relisez-les ! Vous rencontrerez bien quelques feuilles tournées en pleurant, mais vous en lirez d'autres où votre joie d'hier était ardente, pleine; et celles-là l'emporteront sur les tristes, et vous sortirez de votre lecture ravigotée, amusée. Les souvenirs joyeux savent si bien nous persuader qu'ils étaient encore meilleurs qu'ils ne le furent ! Nous n'avons pas seulement, voyez-vous, la faculté d'illusions sur l'avenir, nous avons aussi celle des illusions sur le passé.



L'éternelle mésentente

Vous n'êtes pas content de votre voisin, et votre voisin n'est pas content de vous. Vous n'aimez point sa façon de parler, lui n'aime pas davantage la vôtre. Vous trouvez fausses ou injustes ses opinions politiques, littéraires ou musicales; lui, naturellement, condamne les vôtres du haut de son jugement infaillible. Vous lui faites un crime de n'avoir pas de vues d'ensemble, d'avoir l'esprit étroit; lui constate chaque jour que vous êtes intransigeant ou fanatique. Si vous voyez les rouages intérieurs de sa maison, vous vous dites qu'étant à sa place, vous vous organiseriez autrement et mieux; lui, se dit que vous ne savez aucunement arranger vos affaires. Quant à ses défauts, ils vous apparaissent aussi nombreux que détestables, et vous critiquez sans cesse malgré vous sa façon de voir la vie; vous le blâmez, vous en êtes agacé; lui, pareillement, doit détester votre caractère.

C'est ainsi : tel a la voix tranchante, l'autre, trop douce; tel a trop de foi dans ses idées, trop de ténacité dans ses croyances, l'autre est trop mou, conciliant jusqu'à changer d'avis au moindre coup de vent; tel court sans répit, l'autre n'avance qu'au pas; tel est trop bavard, l'autre

est taciturne au possible; tel mange trop, l'autre pas assez; tel rit à tout venant, rien ne déride l'autre.

Alors, chaque jour, chaque heure même suscite des différends entre les hommes; entre ceux qui se sont aimés et qui ne s'aiment plus; entre ceux qui, paraissant se comprendre, se souffraient difficilement.



Raquetteurs, dans la nuit sereine

Un soir calme, sans vent, sans lune, mais bien étoilé. Une brume fine, presque imperceptible, un soupçon de brume qui enveloppe le fond éloigné du paysage. Cette humidité à peine sensible fait dire aux raquetteurs que demain il neigera. Constatation qu'aucun commentaire ne suit. A quoi bon parler pour rien, surtout sur cette chose banale qu'est le temps ?

A un soir aussi paisible et si peu éclatant, parce que sans lune, il faut des raquetteurs à l'état d'âme modéré, point excités, point emballés, point bavards. Ils sont quatre et par moment, aucun d'eux ne parle. Puis, la conversation s'anime; mais elle consiste plutôt en bouts de phrases, en boutades; et un éclat de rire qui jaillit, prouve que si les raquetteurs ne sont pas bruyants, ils sont gais. Par étapes ils gravissent la montagne. Entre les arbres, entre les arbustes qui à tout instant les séparent, se perd le fil du discours. Et il y a l'atmosphère, la nuit qui saisit et donne l'impression que les mots en somme sont bien peu en face du monde majestueux, en face de cette hauteur imposante du mont.

Les raquetteurs zigzaguent, se font un chemin frais sur la neige pure qui ne fut point encore foulée. Avant d'entrer sous les arbres, la nuit leur semblait noire. Ils s'habituent à l'obscurité, qui n'est jamais complète en hiver. Au dessus d'eux, ils distinguent l'oratoire Saint-Joseph. Ils franchissent quelques obstacles, une clôture, une petite voie élevée; voilà la route battue qui mène au sanctuaire. Et les raquetteurs prétendent qu'ils s'en vont en pèlerinage.

Des escaliers se montent très mal en raquettes. La difficulté rend le chemin plus amusant. Que vont-ils demander à saint Joseph ?

Une exclamation coupe des badinages. La basilique qui était obscure s'illumine. A-t-on entendu venir les pèlerins ? Sur un vitrail se dresse l'ombre facile à reconnaître d'une statue de saint Antoine, et le petit Jésus qu'il porte se silhouette comme s'il appelait de la main.

Mais les raquetteurs doivent se contenter de coller leurs visages curieux aux vitres des portes closes. Ils sont encore là, quand les lumières s'éteignent. Ils s'en retournent : c'était des gens heureux qui n'avaient pas de grâces pressées à solliciter. Ils aperçoivent plus loin l'ancienne chapelle qui ainsi vue sur le fond énorme de la montagne, semble petite comme un jouet.

En passant devant elle, ils découvrent que plus haut, une traînée de lumière se montre, comme si derrière la montagne se levait la lune. Ceux qui veulent ignorer qu'elle est en vacances croient en elle. Ils parlent aussi du point de feu qui guida, il y a bien longtemps, le petit Poucet. Ce n'est ni la lune, ni cette clarté, mais un chemin qui conduit à un château, une avenue éclairée. Ils la longent, causant mieux sur ce terrain plat. En bas scintillent les étoiles de la ville. Les arbres dessinent sur la neige leurs ombres dépareillées. Au loin, très au loin s'étend le voile de brume mince. C'est le calme parfait, le calme immense, le calme qui émeut même les moins sensibles.

Les raquetteurs doivent pourtant regagner leur foyer. Le temps ne leur a point paru long, mais ils savent bien qu'il a passé quand même. Quelques histoires, des mots pour rire, des souvenirs éparpillés en dévalant la côte qui tourne; devant l'oratoire, une réminiscence livresque; dans le jour ce point de vue donne une sensation qui ressemble à celle qui fut notée par Barrès sur les hauteurs de Sainte-Odile.

Les raquetteurs évoquent leur paysage, tels qu'ils le virent en automne, bien différent, quand la nuit était encore loin; c'était une succession de terres qui descendaient quadrillées

par les clôtures; et il y en avait une suite qui semblait infinie parce qu'elle se perdait dans la brume montant du sol. Du moins, l'un d'eux se rappelle ainsi le panorama, et qu'il sentit une émotion à le regarder. Il y a de ces émotions qui naissent en nous devant des paysages n'ayant rien d'excessivement pittoresque, mais qui parlent, sans qu'on sache au juste par quoi, à cette partie du cœur qui appartient à notre pays.



Sa clairvoyante

Comme on causait autour de la table, en avalant, avec une gourmandise lente, les douceurs du réveillon, il m'a demandé de parler de lui dans le journal, de mettre même son nom, si je le voulais. C'est vous dire qu'il aime les honneurs et la popularité. Il pense peut-être aussi que je vais lui amener des admiratrices, ce petit jeune homme qui a six pieds et deux pouces de hauteur, et de grands yeux bleus?

Mais, nenni ! Il a commis un trop vilain péché. Il est allé voir une clairvoyante, et il en parle continuellement, comme si ça l'avait grandi de plusieurs coudées dans sa propre estime, cet accroc fait au bon sens.

Il m'a raconté qu'elle l'avait d'abord questionné adroitement, en langage vulgaire, en gros mots et en liaisons fantaisistes. Puis, elle avait invoqué ses esprits, et s'était endormie en grimaçant. Ce sommeil factice venu, en français pur, avec un accent distingué, elle avait dit : « Interrogez-moi » ! C'était devenu très sérieux. Il avait interrogé et elle avait répondu avec une étonnante précision. A chaque nouvelle demande, ses sourcils se fronçaient, son nez remuait, ses

lèvres tressaillaient, ses joues se creusaient. Et, l'*esprit* lui soufflant ses connaissances, elle apprenait au jeune homme qu'il avait de dix-neuf à vingt et un ans ! qu'il allait grandir encore, qu'il exerçait telle ou telle profession, qu'il irait au théâtre dans la semaine, que sa sœur retrouverait le bijou qu'elle avait perdu au coin de la deuxième rue, après sa maison, au-dessous de la troisième planche du trottoir de bois, à côté d'un poteau !

Mais sur ce point, figurez-vous que voyant le bijou dans son sommeil, elle fut tentée, et immédiatement, elle envoya un de ses esprits le chercher pour elle-même. Car, il a été impossible de le retrouver à l'endroit désigné. Pourtant, la clairvoyante ne peut pas s'être trompée.

Mon jeune homme aurait bien voulu que je fusse émue par la science de sa commère, commune à l'état naturel, et d'une distinction si parfaite, se traduisant en langage élégant, dans son sommeil inspiré. Il aurait bien voulu que j'eusse, moi aussi, le désir de savoir mon âge, ma profession, et si je devais grandir encore, me marier, avec un brun ou un blond, devenir veuve en telle année, me remarier, et mourir, laissant pour pleurer ma perte, un veuf éploré et de nombreux enfants ! Il insistait : « Je vous

emmène»; et comme je refusais en me moquant, il a osé dire : « Vous avez peur ! »

Alors, je suis montée sur mon grand cheval, et j'ai mis mes principes en avant, et ma tranquillité parfaite et heureusement ignorante en face des mystères de la vie. Et il a cessé son indiscrète insistance, comprenant qu'il ne devait pas exciter à une curiosité malsaine ma paix confiante, bercée d'illusion !...

Comme il était intelligent et drôle, nous avons parlé d'autre chose.

Et je me demande maintenant jusqu'à quel point la *blague* entrait dans ce qu'il me racontait. Il m'a bien répété qu'il ne croyait pas sérieusement à sa clairvoyante; mais il m'a aussi assuré qu'elle dormait pour vrai, la commère, et que, farces mises à part, elle lui avait dit une foule de vérités, et annoncé des événements qui se sont accomplis et qu'il n'attendait pas.

Au moment du bonsoir, de nouveau il est revenu à son sujet favori, en me menaçant : « Vous savez, je vais aller la revoir, ma clairvoyante, pour l'interroger sur vous, et savoir comment vous vous appelez dans les journaux ! »

Alors, pour lui épargner cet autre énorme péché, et le renseigner, je parle de lui comme il me l'a demandé !

Saint Antoine

J'ai toujours aimé saint Antoine. D'aussi loin que je me rappelle mes premières prières, je me souviens de l'avoir invoqué. J'avais eu l'honneur de voir le jour, saine et sauve, le matin de sa fête. En effet, c'était un honneur, si l'on y songe. Chaque fois que mon âge gagnait un chiffre et que maman m'emmenait à l'église appeler sur ma nouvelle dignité les grâces du ciel, je trouvais un autel tout illuminé de lampions scintillants. C'était pour saint Antoine évidemment, mais je m'imaginais qu'il y avait au moins une ou deux lumières pour moi et je priais mieux.

Pourtant, nous eûmes une brouille, saint Antoine et moi. On m'avait appris, de même qu'on vous l'apprit sans doute, qu'il faisait retrouver tous les objets perdus. Je le croyais dur comme roche. Un jour, je perds un petit chapelet de cinq cents, en cristal rouge. Il était neuf, je l'aimais. Il n'était pas encore terni, j'y tenais. Je le cherche sans penser à saint Antoine. Je ne le trouve pas. Je pense à saint Antoine. Je me mets à faire des promesses et des prières pour la valeur de cent chapelets comme le mien. Et vainement pen-

dant deux jours, je fouille toutes les fentes du trottoir de bois, je lève toutes les planches qui veulent se laisser lever, j'écarte tous les brins d'herbe sur ma route. Rien. Saint Antoine est sourd. Je vais m'acheter un autre chapelet, un bleu, et j'oublie que je n'ai pas été exaucée, dans la contemplation de mon trésor neuf qui reluit. Mais en jouant au cerceau, dès le soir, je le perds aussi. C'était à peine si je l'avais fait bénir. Je prie immédiatement saint Antoine avec plus de confiance que jamais. Il n'allait pas être sourd deux fois. Il m'aiderait.

Non. Il ne se dérangea pas, ni cette fois-là, ni une autre plus tard, pour un troisième chapelet en couleur...

Alors, sans que je l'eusse demandé, on me donna un matin, un saint Antoine en plomb, dans une minuscule niche vitrée. Avec cela, je ne perdrais plus rien. Saint Antoine garderait mes bagages. Or voilà ce qu'il advint. J'étais à la ville avec maman. Il avait plu et une toute petite mare d'eau s'étendait au fond du trottoir de pierre. Je veux montrer ma niche à un cousinet. Elle est mêlée avec mon nouveau chapelet, mon canif, mes osselets, et tout le *pataclan* qui habite ma poche de sœur, en sécurité, à côté de saint Antoine. Je m'embarrasse si bien que j'échappe ma statue dans la mare. Ensuite,

j'ai beau mettre les doigts dans l'eau boueuse, vider la mare avec mes mains, vous le croirez si vous voulez, mais saint Antoine reste introuvable. Je rentre chez ma tante en pleurnichant, et je ne peux pas m'empêcher de déclarer : « Un beau fin *qu'est* seulement pas capable de se r'trouver ! »

Après cette épreuve, vous auriez cessé de l'invoquer, saint Antoine, vous, n'est-ce pas? Vous en auriez eu assez de son indifférence. Je ne succombai pas à cette tentation. A une prochaine occasion, comme j'étais née le jour de sa fête, je me dis que j'allais l'essayer de nouveau. Cette fois-là ce fut sans confiance aveugle. Je ne lui commandai rien. Je le laissai libre. S'il voulait m'écouter, je serais bien contente, s'il ne voulait pas, c'était encore pareil. Il m'exauça. Depuis ce jour-là, depuis dix ans peut-être, il ne me refuse rien, sans doute parce que je ne fus ni prompte, ni *rancuneuse !*



En cheminant

Midi sonnait aux églises prochaines. Je marchais, regardant avec indifférence les gens qui se pressaient dans la rue. La neige tombait à gros flocons, en brouillard épais. Je vis devant moi un homme à la figure laide et triste : une peau jaune et plissée, des yeux bordés de rouge, des yeux de miséreux et de malade. Sur sa poitrine pendait un petit cadre, certificat de pauvreté, sans doute. Et comme je le dépassais, j'entendis le sergent de ville qui surveillait la rue lui crier rudement : « Allez donc à l'Assistance publique ! »

Sous la neige humide, je continuai ma route. Je me sentais tout à coup saisie d'une grande pitié pour ce malheureux, près duquel j'étais passée sans faire le moindre bien, n'ayant même pas remarqué s'il avait le traditionnel « gobelet ». Il était repoussant, affreux. Qui allait se pencher sur lui, le consoler ?

Plus loin, à un coin de rue où les chars et les voitures s'entrecroisaient, j'ai trouvé une petite fille qui pleurait, abritée derrière la boîte de la poste. Des cheveux blonds sortaient de son bonnet fourré et elle tamponnait ses yeux de ses mitaines rouges. Je m'approchai et lui demandai

la cause d'un tel chagrin. D'une voix toute sanglotante, elle répondit : « Je voudrais traverser, et je ne suis pas capable ! » Alors, je l'emmenai, et l'enfant se laissa conduire, tranquillisée, confiante.

Et nous traversâmes sans accident. J'amenai chez elle la fillette blonde qui soupirait encore, et je m'en fus chez nous rassérénée par cette petite main qui s'était un moment abandonnée dans la mienne.

A l'autre rue, mon miséreux avait sans doute trouvé la Charité qui l'avait conduit à une « soupe » ou à un gîte. Est-ce que les secours ne viennent pas toujours à leur heure? Ne sommes-nous pas tous des enfants qu'une main divine dirige, à travers tous les événements, et soutient quand il le faut?



La poupée

Dans un coin de la chambre, sur une table de toilette, entre un coffret à rubans et quelques livres, la poupée est assise. Elle appuie sa tête brune sur le mur, et regarde droit devant elle, un sourire léger et éternel à sa bouche corail. Ses yeux sont clairs, presque profonds. Ses joues de porcelaine sont rondes comme celles d'un bébé. Son immobile expression est grave. On dirait qu'elle songe; on dirait qu'elle s'ennuie. Pendant que sa petite maman s'habille, je la regarde et elle me dit :

«Pensez donc, mademoiselle, je suis ici, dans le même coin, depuis je ne sais combien de temps. Je ne remue pas. On ne me sort jamais. Je suis triste. Regardez ma maman qui s'arrange les cheveux. Dans le miroir, elle me voit et elle ne songe même pas à me sourire. Je ne comprends pas son indifférence. Elle m'aimait. Elle passait des heures à me parer, à me cajoler, à m'embrasser. Elle me mettait des boucles roses ou bleues dans les cheveux, et j'avais des toilettes de princesse. Maintenant, on m'a tout enlevé. Il fait froid. J'ai toujours cette robe de mousseline qui est fanée. J'avais des gilets en laine blanche autrefois, j'avais même des

fourrures, vous savez, un manchon et une *capine* en lapin blanc, avec des attaches de soie rouge.

«Et là, on dirait que je n'ai plus rien. On dirait que je suis devenue laide et vieille ! Mais non, je me vois dans ce miroir. Je suis toujours la même.

«Mais que ma maman est changée ! Elle ne m'aime absolument plus. Elle a toujours la tête penchée sur quelque livre, quand elle ne brode pas des choses qui ne sont pas pour moi. Dire que j'étais son seul souci, sa joie, son occupation. Elle me faisait des robes en m'embrassant; elle me servait des petits dîners; elle m'emmenait dehors dans un joli carrosse. Elle me donnait bien parfois la *volée,* mais c'était pour rire, et elle me comblait ensuite de baisers fous. C'était bon, ce temps-là !...''

Ma petite amie est prête à partir; pendant qu'elle boutonne ses gants et cherche je ne sais quoi dans un tiroir, je murmure à sa poupée : « Ma pauvre petite, prends ton mal en patience; on te cédera bientôt sûrement à une autre maman. Celle-là est finie pour toi, vois-tu. Quand les petites filles grandissent, elles ont beau être attachées à leurs poupées aux grands yeux bruns, elles les abandonnent malgré elles. Tout a une fin. »

La poupée continue à sourire dans son coin, sa tête mignonne se détachant sur le bleu de la tapisserie... J'ai envie d'aller l'embrasser avant de sortir de la chambre. Mais, allons ! que dirait ma petite amie, bien plus jeune que moi, et qui n'a plus de ces faiblesses ! Noblesse oblige. Passons outre, comme si je n'avais pas au cœur un désir de petite fille pour cette poupée qui est seule et abandonnée, et dont les joues de porcelaine me rappelleraient tant des tendresses du passé !



Les amitiés

Tout à l'heure, je suis tombée, en furetant dans mes papiers, sur une lettre écrite à une amie chère il y a deux ou trois ans, — lettre qui ne fut jamais envoyée. Je l'ai toute relue. Elle contenait douze pages d'une écriture qui ne ressemble plus que vaguement à la mienne. J'ai été un peu étonnée devant la tendresse passionnée que j'y avais mise, et qui était sincère et non pas exaltée. Et, parce que ce soir j'étais déjà triste sans cause, je me suis sentie désemparée... A quoi tiennent donc nos amitiés pour qu'elles se délient si rapidement ? Cette amie-là, que j'aimais de tout mon cœur, elle entend rarement parler de moi et ne me donne guère non plus de ses nouvelles. Elle était mon aînée. Elle s'est mariée et comme son bonheur lui suffit, elle délaisse celles qui l'intéressaient avant l'amour.

Et, si je prends la peine de regarder derrière moi, que d'autres j'ai aimées, que j'aimerais encore si je les revoyais, mais dont je me passe si facilement. Combien de liens se nouent et se dénouent dans une vie ? Un jour, vous avez un grand chagrin, quelqu'un vous quitte, éloigné par des circonstances que vous jugez cruelles. Vous êtes désolé. Vous êtes rongé de regrets.

Une semaine, deux semaines, vous y pensez sans cesse. Puis, graduellement vos regrets s'atténuent, d'autres visages vous attirent, et les intérêts chaque jour variés de votre vie endorment l'affection que vous aviez pour cet absent.

C'est ainsi toujours : on ne peut pas garder autour de soi et cultiver toutes les fleurs d'amitié qui s'ouvrent et s'épanouissent sur la grand' route de la vie. A mesure que l'on marche, on abandonne les bouquets déjà respirés pour se pencher vers des fleurs plus fraîches, vers des yeux nouveaux.

C'est ainsi toujours. Pourquoi le bon Dieu nous a-t-il fait des cœurs-papillons qui lutinent partout et oublient invariablement ? Pourquoi sommes-nous changeants ?

Pourquoi ?... Peut-être pour que nous aimions la vie sans nous reposer sur le bonheur qu'elle nous offre ? Peut-être pour que la détresse qui nous prend en face de nos cœurs versatiles, nous ramène à Lui, à Lui qui est stable, à Lui qui est l'éternité, à Lui qui, dans cet avenir mystérieux de l'autre monde, ressuscitera sans doute toutes les fleurs d'amitié que nous aurons égarées ou perdues sur la terre.

Et peut-être aussi pour nous faire apprécier davantage les rares sentiments qui demeurent... qui restent vivaces à travers tous les événements.

Les sentiments que n'attaquent ni les malentendus, ni les absences, les sentiments qui se tiennent miraculeusement droits dans nos cœurs changeants, comme des arbres indéracinables.

Mais qu'elles sont frêles, nos amitiés de tous les jours et que nous sommes infidèles!



Mauvais silences

Il y a des silences qui ne sont pas d'or. Les silences qui vous empêchent d'être polis; les silences qui vous ferment la bouche quand vous devriez remercier d'un bienfait ou exprimer une admiration; les silences qui vous font rester muets lorsque, par exemple, on vient de vous dire : « Je suis bien heureux de vous avoir connu. »... Les silences que vous gardez, quand vous avez dans le cœur et dans la tête tant de choses qui semblent s'être cachées au plus profond de vous-même, comme des enfants gênés se sauvent lorsqu'ils devraient venir dire bonjour bien poliment.

Ah ! tous ces détestables silences. Ceux qui étouffent en vous les paroles qui feraient du bien ou qui feraient plaisir, ceux qui vous font paraître froids et lointains, quand vous êtes émus de sympathie pour un deuil ou pour une peine quelconque; ceux qui vous clouent dans l'incapacité de défendre un principe et même un ami; ceux qui vous rendent gauches et stupides quand vous voudriez être aimables, quand vous recevez des compliments et que vous devriez y répondre; ceux qui vous donnent l'air d'approuver des

idées que vous réfutez, avec quelle chaleur, au dedans de vous-même; ceux qui vous empêchent de demander une faveur ou d'en accorder une; ceux qui arrêtent sur vos lèvres les excuses qui dissiperaient un malentendu; ceux qui retiennent l'expression des plus doux de vos sentiments et vous laissent tristes, honteux et mécontents.

Ah ! tous ces détestables silences qui cachent à votre prochain le plus tendre de votre cœur, le meilleur de votre âme.



La Commère

Vous la rencontrez partout, et comme sa voix est éclatante, elle a toujours l'air de parler pour que vous l'entendiez. Vous la rencontrez au magasin, sur le perron ou dans le portique de l'église, au coin d'une rue, et surtout dans les tramways. Là, elle se livre toute à votre observation.

Sa figure est toujours expressive. La commère, avec vélocité, plisse les lèvres, bat des paupières, écarquille les yeux, branle la tête; souvent aussi, d'une certaine façon elle remue sa mâchoire, ou, elle a un tic du nez : elle le dilate, comme les chevaux élargissent les narines pour hennir.

La commère n'est chiche ni de paroles, ni d'exclamations, ni d'insinuations. Après chaque nouvelle qu'elle annonce, elle dit toujours, souverainement étonnée : « Vous ne saviez pas ! comment, mais vous ne saviez pas ? » et elle ajoute que tout le monde pourtant le sait. Si c'est de l'inconduite d'un tel ou de la banqueroute d'un autre qu'elle vous fait part, elle déclarera : « On sait *ben*, si je vous l'ai dit, c'est parce que *c'est* pas un mal, quand c'est si connu » . . .

Les revers, les malheurs et les péchés d'autrui semblent toujours avoir pour la commère le plus grand intérêt, et vous seriez tenté de croire qu'ils sont sa plus complète jouissance; quoiqu'elle ait cependant la précaution de ponctuer ses commentaires de : « C'est *ben d'*valeur, des affaires comme ça ! »

La commère parle-t-elle d'une voisine qu'elle n'aime pas ? Il faut l'entendre critiquer. D'une bourrasque de paroles vives, elle fait le procès de l'accusée. Ses rancunes énumérées, elle s'arrête brusquement; puis, le visage obscurci de sous-entendus, elle reprend : « Si c'était *toute !* mais elle en a un *aut'* défaut, un défaut ! »

Les lèvres pincées, elle regarde autour d'elle, lève les épaules, secoue son chapeau, si elle l'a. Un instant, elle savoure l'effet produit, la curiosité éveillée chez son entourage. Ensuite elle continue : « Oui, un gros, un gros défaut ! ...Elle sent *mauvaise* de la bouche, c'est effrayant ! » Et les autres commères qui l'écoutent s'exclament, comme devant la révélation d'un crime, l'œil scandalisé : « Pas vrai ! pas vrai ! »

Hélas, la commère a parfois des conversations plus sérieuses, et alors il lui arrive d'être cynique à force de réalisme, et parce qu'elle traite avec une tranquillité absolue de sujets auxquels jamais vous ne pensez, ou qui, discutés devant vous, brûlent votre sensibilité comme au fer rouge.

Ainsi, un jour, assise près de vous, la commère n'a-t-elle pas raconté à sa sœur l'autre commère des détails sur l'embaumement des morts qui vous blessèrent au vif ? Elle parlait d'un ton indifférent, coupant ses phrases de silences pendant lesquels elle se mâchonnait la joue, reniflait et branlait la tête.

Elle vous regarda. Ses paroles brutales avaient fait se réveiller en vous un souvenir déchirant. Vos yeux se mouillaient. Elle vous regarda, et comme elle reprit ses commentaires macabres, elle vous parut hideuse.



La jeune fille bien

Elle vient de dire devant moi que la religion, c'est bon, mais qu'il n'en faut pas trop. Elle n'est pas pour les jeunes filles qui vont à la messe tous les matins. C'est exagéré, c'est bigot, cela peut être hypocrite; c'est sûrement ridicule. Et alors, tout en parlant, car elle parle beaucoup, elle se résume; et, l'entendant, on pense à une... demi-mesure. Avec elle, il faut la demi-mesure en tout, pour être comme les autres. Une jeune fille ne doit se singulariser ni par une grande piété, ni par une beauté éclatante, ni par un grand talent, ni par une instruction trop étendue; mais une jeune fille doit, comme elle-même, peindre un peu, comme toutes les jeunes personnes *bien*, chanter un peu, également comme toutes les jeunes personnes *bien*, jouer un peu de piano, savoir faire avec une grâce étudiée des *diminuendo*, puis des *crescendo*, avoir l'air d'y mettre de l'âme, n'en avoir pas; elle appelle cela jouer avec sentiment. Une jeune fille *bien* doit aussi avoir un peu de correspondance, et à cette époque de guerre, un filleul. Elle doit logiquement tricoter, et traîner à sa remorque un grand sac, un beau sac; et ce beau sac, elle doit l'apporter partout, et l'ouvrir spé-

cialement au théâtre où elle doit aller une fois par semaine, et deux fois même; Becman, vous comprenez, ma chère ! La jeune fille *bien* est cultivée et doit s'y entendre un peu en littérature; elle lit les auteurs à la mode, auteurs sérieux ou légers, qu'importe, pourvu qu'ils soient des auteurs dont les noms se prononcent dans les salons *bien*, et dont on discute souvent les œuvres : et cette jeune fille demi-mesure doit être à demi en mesure de donner son mot, son appréciation. Il est nécessaire d'être au courant, même si le livre n'a pas été écrit pour les enfants de son âge; car la jeune fille *bien* n'est pas une oie blanche; il convient qu'elle ait certaines connaissances, qu'elle soit renseignée; et puisqu'il ne faut pas qu'elle ait trop de religion, il serait niais qu'elle eût trop d'innocence, qu'elle eût un cœur frais, facile à scandaliser, ou plutôt à blesser. Elle est d'une nature délicate cependant, et elle parlera volontiers de son idéalisme. Tout cela se voit d'ailleurs à sa façon un peu précieuse de parler, à ses manières, aux gestes de ses doigts pâles; cela se voit à sa toilette. Mais elle manque de grâce; si ses robes sont exactement suivant les derniers modèles, elle les porte avec une certaine maladresse; elle est tirée à quatre épingles, guindée. Elle ne se froisserait pas pour une terre, c'est évident. Elle est bonne, généreuse,

elle doit l'être plutôt, comme il est entendu qu'elle est enthousiaste; mais elle n'approcherait pas d'un pauvre repoussant, et elle n'applaudirait pas le plus émouvant artiste du monde autrement que du bout des ongles; c'est une enthousiaste en surface, en phrases; en action, ce n'est pas une enthousiaste, ce n'est peut-être rien du tout.

Car, peut-on compter pour des actions : se lever chaque matin à une heure convenable, ni trop tôt, — pas à l'heure de la messe, surtout ! — ni trop tard; n'agir à la maison que le moins possible; s'éterniser à arranger ses cheveux pour que pas un n'ait l'air d'être plus en vie que l'autre, pour que jamais une mèche ne sorte ? Peut-on compter pour des actions le pianotage, le barbouillage artistique, le gazouillis d'oiseau sans ardeur, la lecture faite pour être renseignée, puis, le reste de la journée au dehors ? La promenade, à l'heure convenable, dans la rue à la mode; le thé à la pâtisserie française, et à d'autres jours, hélas ! à la pâtisserie chic de l'ouest, quand ce n'est pas aux grands hôtels. Peut-on même compter pour une action, d'aller entendre les conférences religieuses du carême, puisqu'elle ne les écoute que vaguement et qu'avant même d'être sortie de l'église, — je l'ai vu de mes propres yeux, — elle vérifie la blancheur de son nez dans son miroir de poche !

Et ainsi, mademoiselle la jeune fille *bien* attend l'instant heureux qui lui apportera une demande en mariage, de la part d'un jeune homme aussi *bien* qu'elle, qui ne sera pas dévot, cela va sans dire, qui ne sera zèlé ni en religion, ni en politique, ni en... patriotisme, ni en rien. Ils seront tous les deux de nom catholiques et canadiens; leur valeur pour la race ne sera qu'une valeur numérique !

Mais qui sait ? Par une contradiction curieuse, leurs enfants seront peut-être des enfants de caractère, et qui se donneront de tout cœur aux bons mouvements auxquels leurs parents auront été étrangers, faisant par leur entrain et leur violence, le désespoir de ce bon papa et de cette bonne maman qui auront été toute leur vie des gens si convenables, si mesurés, si *bien !*



Sur une pénitence

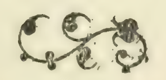
Il est là, devant moi, gros comme un petit œuf, ferme, appétissant, et je le mangerais en un clin d'œil, ce chocolat, si aujourd'hui était hier. Mais, hélas ! en cherchant sur mon front, je retrouverais la cendre qu'on y mit tout à l'heure; et même sans la cendre, je sais bien que je suis en carême, et que les jours de pénitence sont venus.

Il est là. Il sent bon. Hier, je l'oubliai; je ne sais trop par quel sortilège il se cacha sous un papier pendant que, consciencieusement, j'avalais ses frères. Ce matin, ouvrant mon secrétaire, je l'aperçus. Le diable, sans doute, s'en mêla, croyant que je me laisserais aller à retarder de quelques heures ma pénitence. Dieu me garde d'une si honteuse faiblesse. Il est là, mais je ne le mangerai pas. Oh ! je pourrais bien sans pécher lui passer ma langue sur le dos. Je n'en ferai rien. Je vais me contenter de humer son parfum. Ce n'est pas mal, et cela me rend plus méritoire cette pénitence, à laquelle la publicité fera perdre un peu de valeur. Car on ne doit pas se vanter de ses sacrifices. On doit les accomplir dans l'ombre, devant Dieu seul, silencieusement. Je ne l'ignore pas. J'en fais

parfois ainsi, et alors, comme naturellement je ne les révèle pas, personne ne s'en doute, et l'on croit que je n'en fais jamais.

Pour le chocolat, je puis bien en parler. J'ai de si nombreux mérites à m'en priver, que même sans ceux que ma vantardise m'enlèvera, il m'en restera toujours assez. Et puis, tenez, en y pensant avec vous, j'avive mes regrets, ma souffrance. Il est là, ferme, appétissant, vous dis-je. Je le regarde, je le désire, je l'approche tout près de mes lèvres, et cette tentation formidable augmente en moi la force de résistance.

Oh ! si je pouvais donc, en secret, me priver d'autres choses, pour devenir meilleure; si je pouvais donc faire de ces vrais sacrifices qui rachètent des âmes ! Mais qu'on est faible, Seigneur, faible au point d'aimer follement un petit morceau de bonbon brun, qui fond dans la bouche et ne laisse rien qu'un malaise au cœur, le plus souvent !



Morale prosaïque

J'imagine que c'est près d'une fenêtre. Le soleil joue dans les rideaux, et puis, sur la tête brune d'une jeune fille qui brode, attentive et penchée. J'imagine qu'un sourire passe sur ses lèvres; dans le jour, au soleil, l'aiguille est un petit instrument de rêve heureux. Alors, absorbée par ses songes profonds ou légers, la jeune fille n'entend pas entrer sa grand'mère.

Elle lève tout à coup les yeux et va dire : bonjour; une voix taquine la devance et s'écrie : « Ah ! enfin, tu brodes ton trousseau. »

Le sourire se fige en moue. La jeune fille s'exclame : « Non, ce n'est pas ça, vous savez bien que ce n'est pas ça ! » Elle veut se défendre, mais, mon Dieu, qu'une vieille femme garde parfois de vivacité ! Sans que la jeune fille puisse placer un mot, la grand'mère continue : « Allons, pour lequel ? Est-ce pour Jacques ? Ou est-ce pour celui que j'ai rencontré l'autre jour et qui parlait tant, tant ? » La jeune fille rougit malgré elle, et reprend, un peu impatiente : « Je vous dis qu'il n'y a rien, qu'il n'y a rien. Ni l'un, ni l'autre, vous savez bien. Et puis, je n'y pense pas ! Et puis, ils n'ont point demandé

ma main. Et puis, s'ils la demandaient, je ne dirais peut-être pas oui. Je ne suis pas pressée!»

— « Ah ! tu n'es pas pressée ? » Le ton est un peu narquois, et la grand mère ajoute avec un grognement : « Prends garde, ma petite enfant ! » Les grand'mères viennent de très loin, très loin. Elles ont l'expérience pour appuyer leurs bons conseils. Les jeunesses volontiers et de tout cœur les écoutent. Seulement, elles seront convaincues que les vieilles femmes ont raison lorsque leur propre vie le leur fera comprendre. En attendant, elles se disent : grand-mère n'était pas comme moi, je suppose. Il est si difficile d'imaginer que grand mère a déjà eu vingt ans.

La jeune fille brode toujours en souriant à ses illusions et à ses volontés. La grand'mère qui s'installe, dévide un peloton de laine et reprend : « Connais-tu l'histoire des manches à balai ? »

— « Des manches à balai ? Non. Qu'est-ce que c'est, grand'mère ? » demande la jeune fille qui croit la conversation déviée. Et la grand' mère commence : « Mettons que dans la côte du bord de l'eau devant chez nous, il y aurait des joncs. Et je te dirais : va t'y couper un manche à balai, mais tu n'as le droit de le couper qu'en descendant, en t'en allant.

Tu t'en irais. D'abord, tu regarderais à peine les premiers. Tu serais certaine d'en

trouver dans le nombre de meilleurs, et de plus beaux. Tu descendrais en les repoussant : pas celui-là, pas celui-ci ! Et si tu te rendais ainsi sans te décider jusqu'au fin bord de la rivière, jusqu'au dernier jonc ? Il faudrait le prendre, fût-il *croche* et mauvais, et t'en contenter ! »

La jeune fille, sans avoir trop bien saisi, rétorque vivement : « Je reviendrais plutôt les mains vides. »

Et quand elle a parfaitement compris l'allégorie, j'imagine qu'elle ne veut pas l'approuver, qu'elle est trop jeune pour admettre un état de chose aussi prosaïque, qu'elle est trop enthousiaste, trop sentimentale. Elle ne sait pas quoi penser, elle se penche de nouveau sur sa broderie, et en riant, elle dit : « Vous êtes épouvantable, grand'mère, comparer un mari à un manche à balai. Si des hommes vous entendaient ! »



Comme il pleut...

Comme il pleut, je me lamente ! Reviens, soleil ! Les rues sont hideuses, le ciel est sale, la maison sombre et morne autant qu'après un malheur. Reviens, soleil, reviens ! Tout à l'heure, je lisais une page de la passion du Christ. Il me semble que c'est aujourd'hui qu'on le crucifie, le divin Sauveur ! Toute cette eau qui tombe me fait mal. Je me sens lasse. Mon front est crispé. Mes yeux, devant tant de gris, pour un rien verseraient des larmes. Reviens, soleil, reviens !

C'est le printemps et depuis deux grands jours ta lumière n'a pas paru. Ce matin, les arbres étaient glacés; que le givre eût fondu joliment, si tu te fusses donné la peine de briller ! Il y aurait eu des diamants dans les ramures ! Leur finesse m'eût ravie; j'aurais été gaie. Reviens, soleil, reviens !

Je m'ennuie. Pourtant un livre, là, près de moi, devrait m'intéresser. Je souffre presque. L'humidité m'a toute transie. Mes mains sont trop pâles. Pour un peu, je me croirais malade. On dirait que dans mes veines le sang court moins vite, on dirait que mon cœur bat plus lentement, que tout mon être s'ankylose, s'endort.

Reviens, soleil, reviens ! Quand tu parais tout s'embellit. Les tristesses s'atténuent dans la lumière qui fait croire et espérer; tu sèches la boue des chemins comme tu dissipes les brouillards qui pèsent sur nous. Quand tu rayonnes dans l'air pur, quand tu entres fureteur et gai dans ma maison, les étincelles que tu mets sur mes bibelots redonnent à mon âme ses ailes ! Reviens, soleil, reviens ! Voici Pâques. Reviens. C'est le printemps !



En ressassant le passé

Jeanne s'approche du sofa où nous sommes assises Berthe et moi, et la veillée commence. La maison est silencieuse. Seules, libres de parler du passé, du présent ou de l'avenir, nous parlons du passé. Ne demandez jamais à des jeunes filles qui se sont connues et aimées sur les bancs d'une classe, de quoi elles causent à chaque revoir; elles ressassent les inévitables souvenirs de couvent. Ainsi, nous réveillons des heures mortes. Le rappel de nos espiègleries fait monter dans nos yeux les larmes du fou rire. Berthe raconte des faits : je revois des scènes. Pourquoi, un certain soir d'automne, à quatre heures, mes compagnes parties, étais-je encore en classe avec « Mère » à recevoir des remontrances ? Quel crime de lèse-majesté avais-je pu commettre ou quelle étourderie ? J'ai mon sac en bandoulière. Je le taquine, impatiente de m'échapper. J'en tourne et détourne les courroies, je suis debout près de la tribune. Je n'entends plus les paroles sages qui me furent dites ce jour là. Les ai-je seulement une fois écoutées ? La classe s'obscurcit. Je devrais réfléchir. Mais à trois reprises, Berthe vient entrebâiller la porte, y passe sa

tête ébouriffée et demande effrontément : « T'en viens-tu ? On t'attend. Dépêche-toi ! »

Me dépêcher ! C'était facile à dire. A sa troisième apparition, Mère, indignée en apparence l'appela, et nous fûmes deux à écouter le reste des remontrances.

Est-ce assez simple, assez puéril ces souvenirs ? Nous en renotons une infinité, des tristes et des comiques, mais qui tous nous font rire. Pourtant ils n'amuseraient personne d'autre que nous. Pour nous seules ils sont attendrissants ces menus faits de notre vie d'élèves. En les rappelant, nous nous rapprochons, Jeanne, Berthe et moi; et c'est comme si nous touchions tout à coup les racines de notre amitié. Car cette amitié, c est le passé qui la vivifie. C'est le passé qui l'a faite et c'est lui qui la gardera. Il la protègera contre l'avenir.

Berthe, Jeanne et moi, nous serons un jour des femmes que des devoirs, des intérêts et des événements différents sépareront. Chaque pas insensiblement nous éloigne les unes des autres. Ce sont des sentiments nouveaux qui se lèvent en nous; ce sera demain des obligations nouvelles, et comme la vie passe sans cesse plus vite, nous n'aurons peut-être plus bientôt d'heures pour nous rencontrer.

Lorsque, dans ce temps, le hasard nous réunira, fût-ce après des années, malgré les relations

interrompues, nous retrouverons encore tendre l'affection d'autrefois. Qui sait après quelles tristesses ou quels deuils nous nous reverrons ? Mais ces simples souvenirs un peu fous, nous les réveillerons encore,et plus que jamais ils nous rafraîchiront le cœur.



La mort d'une robe

Doucement, sournoisement, la soie s'effiloche et se morcelle et s'use. En apparence, elle est toujours fraîche et coquette et mes amies me disent encore : Qu'elle est jolie, ta robe !

Tristesse ! Ma robe est jolie, ma robe a l'air nouvelle, cette robe est coquette et me va mieux que toutes mes autres, et ma robe se meurt. En l'enlevant ce soir, j'apercevrai peut-être à son tissu fin, une blessure inguérissable, et jamais plus je ne pourrai la revêtir.

Ne jamais la remettre ! Tristesse !

Il y a des robes qui se fanent et qu'on laisse s'en aller avec indifférence. Mais il y en a qu'on aime. Un cœur féminin a de ces sentiments. Il y en a qu'on aime.

Celle-là qui se meurt, j'y suis attachée. Elle est fine, bonne, serviable à souhait, la chère petite. Elle s'offre gentiment en toutes circonstances, elle me sourit toujours, elle me met à l'aise dans les salons les plus gênants, l'enjoleuse ! Moi qui suis timide à plaisir, avec elle je me sens en verve, c'est ma robe bonne humeur.

Je l'étrennai la veille de l'avant-dernier Noël. Dès ce premier abord, elle sut me plaire. Elle ne m'embarrassait pas, ne me guindait pas

comme une robe neuve ordinaire. Alors, l'amitié entre nous fut scellée. Depuis, elle est venue à de nombreuses fêtes, à maintes représentations ; elle a dîné en cérémonie ou dans l'intimité, elle a fait des visites, elle a couru tout le tour de mon petit monde, et souvent, elle a veillé seule avec moi dans mon boudoir. Je la gardais le plus longtemps possible. Elle se meurt. Tristesse ! Rien ne pourra la ressusciter. J'en aurais une neuve exactement pareille ; et ce ne serait plus elle. Hélas ! sur cette terre les petites et les grandes choses ont des destinées semblables : rien ne se recommence.

Une robe qu'on aime et qui s'use, c'est comme une année qui s'achève, un peu de jeunesse qui disparaît, une image de soi qui s'éclipse,qu'on ne reverra plus qu'en souvenir. La robe qui se meurt, que d'heures elle a vécu avec nous, que d'heures elle rappelle. Ma robe bonne humeur s'en va. Cela me cause une impression pénible, qui ressemble aux regrets d'une petite fille à l'enterrement de sa poupée. Allons ! Soyons mieux détachée de tous les biens de ce monde ! N'avons-nous pas déjà entendu la voix de l'Imitation : « C'est comme en passant qu'il faut regarder toutes les choses de la terre. Elles passent toutes, et vous comme elles et avec elles.»

Tristesse, comme ma robe, je passerai. Mais, joie infinie, moi, je saurai ressusciter !

Le vent

Le vent séjourne à la ville, ce jeudi. Il est arrivé avec la nuit d'hier, s'annonçant par la foudre; puis, il a commencé ses sarabandes, sifflant, hurlant, secouant les mâts, déchirant les auvents, faisant craquer les portes et trembler les vitres des maisons. Toute la journée, il s'est promené en souverain impétueux, en tyran; il a forcé les arbres à des révérences continuelles, et les petites branches à des danses folles. Les feuilles neuves se sont dépliées, arrachées à leur tige comme elles commençaient seulement à regarder la vie. L'herbe souple, tendre, verte, a frissonné sans cesse... Le vent passe, qu'on s'incline !

Il bouscule le monde, gonfle les jupes, tire les chapeaux, met le désordre dans les chevelures de femmes. Si vous marchez sous sa poussée, vous courez malgré vous. Si vous allez à sa rencontre, il se moque, vous abreuve de poussière, vous fait mal aux yeux avec des miettes de pierres, et brusquement vous arrête, vous étouffe. Vous restez un moment sans avancer. Vous faites volte-face. Il vous donne un grand coup dans le dos, et vous voilà qui retournez de force sur vos pas. Il siffle un ricanement, il s'adoucit,

se tait; on dirait qu'il s'en va ou que par enchantement, il s'endort. Vous reprenez le droit chemin. Vous croyez pouvoir cesser de vous tenir la tête. Vous respirez mieux. Il revient plus impérieux, lève tout droit votre coiffure; vos mains se précipitent pour la retenir. Le vent tourne, se rit de vous de plus en plus, et pour vous contredire, pousse maintenant votre chapeau comme s'il voulait vous l'enfoncer jusqu'aux épaules !

O grand vent qui souffle ainsi qu'un mauvais esprit ! Grand vent moqueur et *étrivant.*

Ce soir, il est plus furieux encore. On se demande s'il n'enlèvera pas les toits. Il roule autour des maisons. Sa voix retentit : c'est une plainte triste, ou une grande vague de colère, ou un chant de sirène en détresse. Puis, soudainement il part en ronde trépidante et ma porte grince comme si elle allait s'ouvrir . . .

Je suis chez nous. Je suis tranquille. J'essaie de regarder dehors pour voir se balancer les arbres. Mais, ma vitre me renvoie l'image de ma lampe et de ma table de travail; j'aperçois ma main sur le papier, et mes yeux — dans le miroir improvisé par la nuit noire — rencontrent mes propres yeux.

Et je ris du vent que je ne sens plus.

Impressions

Il y a des matins de printemps où je me sens rajeunie et gaie, comme si je n'avais jamais souffert, si aucune peine, aucune douleur, aucun regret n'avaient passé sur mon cœur. L'air plus chaud, le ciel plus bleu me pénètrent et mon âme ressemble à un grand soleil qui se lève rouge, éclatant, énorme, majestueux, et qui donne sa splendeur à tout ce qu'il baigne dans sa lumière.

Quand le printemps entre en moi ainsi victorieux, je suis une autre personne, un peu une enfant, puisque je ris à tout et ne puis même pas prier à l'église autrement que par ma joie, ayant sans cesse à l'esprit des choses drôles, que j'ai toutes les peines du monde à ne pas dire à mes voisines. J'ai une chanson qui se chante toute seule en moi, une chanson sans parole, qui parle cependant de confiance et peut-être d'amour. Si, la nuit, j'ai rêvé que j'étais au bord d'une mer bleue et que des oiseaux blancs aux ailes grises venaient dans mes mains se faire caresser, je crois que ce rêve était une réalité et que j'ai vu la mer pour vrai, et les oiseaux du ciel ! Je suis sans inquiétude, sans souci, sans ennui, comme si un bon père était là et devait me con-

duire sûrement à travers les chemins de la vie. Est-ce moi qui ai déjà pleuré? Est-ce moi qui suis en deuil? J'en doute. Je suis tellement contente. Je suis comme j'étais il y a cinq ans, quand je sortais du couvent et qu'un matin de Pâques, je lisais *mon cousin Guy*, avec une ferveur pleine d'illusions charmantes. En vérité, je suis ainsi jeune, quand le printemps, certains matins, m'éblouit, me renouvelle! et si je me souviens à la réflexion des tristesses éparses dans le monde, je ne puis chasser la gaieté et la confiance qui habitent en moi, comme si j'avais des yeux neufs et ravis, des yeux que j'aurai pour l'éternité, des yeux qui ne souffriront plus...

Mais c'est un état d'âme bref et fugitif. Il pleuvra peut-être demain!



Les pires heures

Les pires heures dans la vie ne sont pas les heures d'épreuve; ce sont les heures de morne indifférence...

Sentez-vous parfois, un beau matin, malgré le soleil et le ciel bleu, une torpeur peser sur vous ? Vous sentez-vous sans entrain, sans ardeur, sans joie ? Vous sentez-vous sans peine, sans tristesse, sans hâte, sans ambition, sans rêve, sans envie ?... Vous êtes là, l'âme engourdie, l'air ennuyée : vous ne voyez rien dans demain qui vous attire, vous ne voyez rien dans hier qui vous console. Votre cœur est comme pétrifié et vous êtes si complètement las et détaché de tout que vous vous demandez avec angoisse si vous aimez au monde quelque chose.

Vous tentez de vous secouer. Vous réfléchissez. Vous appelez le ciel. Vous vous accusez d'ingratitude et de mauvaiseté. Vous avez honte de votre tiédeur, vous vous sentez rapetissé, amoindri. Vous consultez votre passé. N'étiez-vous pas confiant ? Dans l'épreuve, n'avez-vous pas su déjà vous garder le front serein ? N'avez-vous pas eu même la force de remercier Dieu, de remettre tout en ses mains, de Le louer ?

Et maintenant, enveloppé d'un voile épais d'indifférence, écoutant une voix méchante renoter en vous des : « à quoi bon », vous êtes mécontent et dégoûté. Vous avez beau être entouré de choses riantes, vous restez froid. Devant les plus éclatantes merveilles, il vous semble que vous ne laisseriez pas échapper même une exclamation, et franchement, à consulter votre esprit, vous croyez découvrir que vous avez bu à toutes les sources, que vous êtes rassasié de tout et que rien, rien, rien ne pourra vous ranimer.

Sont-ce des mains démoniaques qui pressent votre cœur ? Etes-vous malade ? Vous vous sentez imparfait, petit, versatile, presque sans foi, sans amour. Les amitiés, en aviez-vous ? Vous en doutez. Vous apercevez les laideurs du monde comme au microscope, et le bien, vous ne le reconnaissez plus. Vous joignez les mains, vous priez, vous implorez des secours surnaturels. Aucune lumière ne s'allume pour vous et vous avez peur de ne plus mériter la joie, d'avoir fini d'être jeune, d'être gai, d'être ardent. Des heures s'écoulent ainsi, longues, ternes, douloureuses. Sans malheur, vous êtes malheureux. Sans raison de vous plaindre, vous êtes mécontent.

Quand, par hasard, ce mauvais vent souffle sur moi, quand je me sens revêche et triste malgré le demi-bonheur de ma vie, je me prends à regretter les épreuves salutaires, les vraies douleurs qui élèvent, et font comprendre le sens profond de la vie et apprécier les jours de paix.



La petite fille au turban

C'était encore une petite fille. Elle avait quinze ans, peut-être moins. Elle était jolie, elle avait surtout une physionomie intelligente, distinguée, discrète. Elle venait à la bibliothèque paroissiale, et c'est là que je la voyais. Elle ne m'a presque jamais parlé, elle ne faisait que passer. Nous échangions quelques mots nécessaires, elle me regardait gentiment et c'était tout. Elle ne restait pas pour babiller, pour s'amuser avec les autres, qu'elle ne connaissait peut-être pas, il est vrai. Je n'en sais rien. Je ne savais rien d'elle. Mais son visage me plaisait, et sa voix et ses manières, et jusqu'à son chapeau, un drôle de turban de velours, qui laissait sur les cheveux traîner un gland. Il aurait pu enlaidir une autre fillette qu'elle; il l'embellissait, il était coquet sur sa tête, il lui ajoutait une note fine et originale.

Je me rappelle aussi que ses grands yeux étaient bruns, très doux, qu'elle avait une façon exquise de sourire, et une voix agréable, et que lorsqu'elle s'en allait, je disais à ma compagne : « Je l'aime, cette petite fille-là, moi ! »

* * *

Ce matin, la messe de huit heures était un service funèbre, un modeste service, presque sans tentures, avec peu d'assistants. Je me trouvais à quelques bancs du catafalque. Je vis que la bière était petite, comme celle d'un enfant, quand on la roula dans l'allée près de moi. Il me sembla que je touchais à la Mort, et sous le coup d'une répulsion instinctive, j'allai me mettre plus loin.

J'avais eu le temps de reconnaître dans le cortège deux jeunes filles avec leur mère, des figures déjà vues souvent en tramway, dans la rue, à l'église. Je m'intéressai à leur deuil. Je me demandai qui elles avaient aujourd'hui perdu. Je ne sais pourquoi je finis par supposer que ce devait être une grand'mère, redevenue menue, toute mince avec la vieillesse.

* * *

Ce soir, je suis retournée à la bibliothèque. On m'a dit : « La petite Antoinette Aubry est morte. » Antoinette Aubry ? Et tout à coup, j'ai revu le catafalque du matin, le pauvre cercueil, j'ai de nouveau pensé à mon impression devant cette mort d'inconnue, à cette peur qui

m'avait fait changer de place, fuir une odeur vague, sans doute imaginée plutôt que sentie.

Et c'était donc de la fillette que, vivante, j'aurais voulu mieux approcher, comprendre, aimer, que je m'étais éloignée instinctivement !

Elle ne viendra plus à la bibliothèque. J'y repenserai. Je la regrette comme une amie. N'y a-t-il pas bien des fois ainsi des figures qui passent et nous attachent, dont l'âme se révèle sur de simples traits et nous appelle ?



Girouette

Je connais une girouette extraordinaire, la plus sensible, la plus mobile, la plus souple, et cependant aussi la plus opiniâtre des girouettes; une girouette comme pas une !

En effet, les girouettes qui marquent le sens du vent, au-dessus des églises paroissiales, ne remuent que si la brise vaut la peine qu'elles se dérangent, que leur fine pointe passe du nord au sud et montre un paysage plutôt qu'un autre.

La girouette que je connais, différente de celles-là, tourne, tourne sans cesse. C'est un caprice vivant. Elle va, sans que vous ayez senti un souffle dans l'air, du beau au mauvais. Ou encore, lorsque le plus pur vent du nord se promène, elle garde la direction des jours de pluie; et alors, elle s'obstine à souffrir comme sous un ciel gris, — oui, c'est une girouette qui souffre ! — Et, elle gémit à ces heures; elle sait que le temps est beau et qu'elle devrait le regarder; mais on dirait que tout à coup le clou qui la tient la paralyse; ses efforts pour se retourner sont nuls; elle reste là, sa pointe sentant l'orage. Ne la plaignez pas pourtant. Car, contrairement, il arrive à certains jours qu'une tempête menace, semble inévitable, s'annonce assez

terrible pour bouleverser les éléments autour de l'étrange petite girouette; et elle y voit clair, elle mesure l'énorme flot, elle comprend les conséquences qu'il peut entraîner, et miracle ! les perspectives les plus désolantes ne la troublent point dans sa sérénité; sa pointe marque le beau fixe. Haut les cœurs ! La girouette est forte en cet heureux jour. Que tous les mauvais vents se donnent rendez-vous, ils ne l'abattront pas,ils n'attaqueront pas son optimisme. Elle est tournée vers un aimant divin qui la garde ferme et brave; rien ne prévaudra contre elle; il y a de la lumière qui l'attire et l'éclaire, et la soutient dans l'orage.

Cette girouette est tout simplement une girouette faussée, croira-t-on : quand le vent est nord, elle regarde le sud, quand il est sud, elle se tourne au nord.

Non, elle n'est pas seulement faussée ! Des fois, elle voudrait l'être, elle ne peut pas. Le vent est mauvais, et bon gré mal gré, elle le marque; elle a beau chercher à se retourner vers l'aimant divin qu'elle sait si bien où trouver, elle est impuissante; sa volonté n'agit plus; maintenant c'est un aimant malin qui l'appelle et la torture.

Elle lutte, elle lutte tellement que parfois, dans un éclair, malgré le têtu vent mauvais,

elle gagne le nord. Quelle joie alors pour la pauvre girouette; elle a vaincu la peine qui la crispait, elle voit du bleu, elle montre enfin le dos aux nuages gris. Qu'elle va bien se tenir ! Elle rassemble ses forces, elle s'attache à quelque joli point de vue qui l'occupera, la fascinera, l'empêchera de retourner sous l'emprise du vent méchant. Mais, ô faiblesse de la girouette qui veut être brave, ô faiblesse extrême ! Passe devant elle une plume, moins qu'une plume, une aile de papillon noir, ou moins encore, une poussière charbonneuse et la girouette la suit, vire brusquement. La voilà qui regarde l'orage, qui craint l'orage, qui se plaît à en souffrir d'avance.

Folle girouette ! A d'autres jours, quand le vent n'est ni trop bon, ni trop mauvais, elle oscille de l'un à l'autre. Il faut la voir trembler d'allégresse pour un rayon de soleil un peu plus vif, une brise douce, un parfum, un nuage léger. Mais, hélas ! il faut la voir aussi s'immobiliser tout à coup, parce qu'ayant tourné dans un saut irréfléchi sa pointe vers le sud, elle a vu passer un oiseau blessé, ou entendu monter jusqu'à elle un bruit de querelle ou une plainte.

Folle girouette ! Pauvre petite girouette, girouette trop mobile, trop sensible, trop faible qu'est cet esprit qui préside à ma bonne ou triste

humeur. Girouette faite pour toujours s'attacher à l'aimant divin, et qui, comme tous les esprits humains, est trop souvent privé de cette force qui l'empêcherait de tourner ainsi, tourner et retourner sans cesse.



Attitudes de quêteux

Sur les marches qui conduisent à la sainte Table, *Tit'laire* et *Rabidibidoux* entendent la grand'messe pascale. *Tit'Laire* est un petit vieux rabougri et brun, au visage tanné. *Rabidibidoux* est jeune, rougeaud, trapu, bien planté. Sa chevelure blonde est épaisse et traîne sur son cou musclé quand il regarde en l'air. Ses yeux bleus sont grands et bien abrités par des sourcils en broussaille; mais ces sourcils ne donnent point à *Rabidibidoux* une expression sévère; sa figure imberbe et ronde révèle plutôt une âme enfantine, d'une naïveté extrême. Il doit, et sans rechigner, se laisser rouler bien souvent !

Tit'Laire, par contraste, a une physionomie de chien aux aguets, il semble sans cesse soupçonner qu'on veuille le jouer, même si l'on est de la meilleure foi du monde. Une méfiance finaude se lit dans la flamme de son regard et dans le sourire qui erre constamment sur ses lèvres minces — minces et serrées, — car simultanément *Tit'Laire* sourit et mâche et avale. Il a toujours un... *chat* à fouetter ! Aussi, s'il se met à cracher, on jurerait que c'est son tic. Il se soulage vingt fois en cinq minutes,

que ce soit dehors ou durant la grand'messe pascale.

Cela ne gâte rien d'ailleurs à son visage d'une vivacité sans pareille, tout en petits plis qui jouent, lorsqu'il passe par des sentiments divers. Il en est couvert de ces plis. Ses joues en sont barrées comme des joues maquillées de clown. Son front horizontalement en est traversé et en plus, fronce-t-il les sourcils, — un accent grave et un accent aigu qui se tournent le dos, — tout un rayonnement de rides perpendiculaires se creuse au-dessus du nez. Quand *Tit'Laire* est au repos, il est curieux à observer; s'il sourit ou que ses yeux parlent, il est comique.

Pour cette raison, *Tit'Laire* et *Rabidibidoux* se sont bien mal placés à l'église. En s'assoyant ils montrent leur dos à l'autel, et leurs mines pittoresques aux fidèles. Or, malheur aux fidèles qui ne s'en détournent point; ils riront, et l'on ne doit pour aucune considération rire au saint lieu.

Pendant les annonces qui ont précédé le sermon, ils se sont poussés du coude, et *Rabidibidoux*, à une promesse de mariage, a souri innocemment, de toutes ses dents, tandis que *Tit'Laire* déclenchait le jeu de ses plis multiples. Puis, *Tit'Laire* regarde un peu partout, et *Rabidibidoux* approuve la parole de Dieu, avec des

coups de tête, lorsque *Tit'Laire*, soudain, aperçoit sur le plancher, en bas des trois marches sur la plus haute desquelles il est assis, un bouton. Un bouton ! Il se tourne vers *Rabidibidoux*, et le lui montre : ses sourcils et ses rides disent : « *C'est-y à toi ?* » L'autre secoue ses cheveux, et s'empresse d'unir son air le plus moqueur à celui des premiers fidèles qui l'observent; ainsi ce sera bien évident qu'il rit de *Tit'Laire* autant qu'eux.

Tit'Laire s'en soucie bien, vraiment. Il examine le bouton de ses yeux avivés, et ensuite, palpe tous les endroits où il pourrait lui en manquer un semblable; les manches, les devants de son pardessus d'une couleur sans nom qui tire sur le jaune; puis les manches et les devants de son gilet; il ne trouve aucun absent; alors, tirant son pardessus de dessous lui, pour donner une chance à son bras de passer, il va constater si en arrière, ses bretelles tiennent toujours bien. Décidément, ce n'est pas à lui. Il pousse encore *Rabidibidoux* et l'interroge du même signe. *Rabidibidoux* hausse de nouveau ses lourdes épaules. Ce n'est donc ni à l'un ni à l'autre. Est-ce cependant une raison pour le laisser là ?

Tit'Laire qui ne veut faire aucun bruit, aucun scandale en se dressant pour descendre, se laisse glisser d'une marche à l'autre appuyé

sur ses mains. En bas, il saisit le bouton, et remonte de la même façon discrète, comme un enfant qui joue. Têtu, il offre une dernière fois sa trouvaille à *Rabidibidoux;* l'autre, également têtu, une nouvelle fois la refuse. *Tit'Laire* finalement l'empoche. Il l'a bien gagnée.

En ce moment, le prêtre qui finissait son sermon dit : « ainsi soit-il ». *Tit'Laire* et *Rabidibidoux* se regardent; *Tit'Laire* remet en jeu le mécanisme de ses rides; ils échangent un sourire entendu et gouailleur : si monsieur le curé pense qu'il leur en a... *remontré !*



En vacances

Me revoilà sous le cercle lumineux de ma lampe, à ma table de travail, et demain, je reprendrai la vie active de la ville, vie sans cesse agitée, mouvementée, trépidante. Depuis six jours, j'étais à Sorel, où aucun devoir, aucun souci ne m'avait suivie.

Je n'ouvris pas un livre pendant ces vacances, et je ne pris ma plume que deux fois, pour assurer à mes « êtres chers » que j'étais bien, très bien, merci ! Je restai des heures à la fenêtre, heureuse d'être une jeune fille et d'avoir envie de rire à propos de tout; parce que dehors, dans la rue animée et centrale de ce coin de pays, le même gros homme repassait pour la sixième fois, balançant les bras, suivi d'un certain caniche qu'il promène ainsi chaque jour depuis des années, refaisant aux mêmes minutes les mêmes gestes, s'arrêtant aux mêmes portes; parce que ma petite cousine Jacqueline, dans la sagesse médiocre et le langage inhabile de ses trois ans, venait me répéter d'une voix claire et zézayante : « Fine Queline, hein ? — cheval fine, aussi ! » et qu'elle embrassait passionnément des images de chevaux dans des livres de contes.

J'entendais soudainement un bruit de moteur exaspéré et geignant. Je me penchais vers la rue. C'était cette automobile fantaisiste, que des jeunes gens se sont fabriqué de je ne sais quelle ancienne machine, et que, prétentieusement, ils ont peinte en blanc. Ayant autrefois été rouge, elle est restée un peu marbrée, mais elle n'en est que plus coquette ! Basse sur roues, elle ressemble à une auto de course qui aurait mangé de la misère et été réparée avec des débris de styles différents. Elle est originale et personnelle ! Aussi, ses propriétaires ne sonnent pas d'une inutile sirène pour aviser le peuple de leur passage. Le moteur, à lui seul, se charge de la publicité et tout le monde se range au bord du trottoir; et l'on voit des visages égayés où l'on pourrait lire pourtant un grain d'envie; car tout le monde n'est pas jeune et joyeux comme ces quatre gaillards qui s'entassent sur l'unique siège et se tordent de rire ! C'est la première sortie de leur char, qu'ils ont repeint en neuf dans les loisirs de ces vacances de Pâques, et ils en sont évidemment très fiers. Je dis à mes cousines, venues en courant admirer le chef-d'œuvre : « C'est égal, si je le connaissais, ce Charlot qui le mène, je lui demanderais bien de me faire faire un tour ! »

Ce n'est pas à prix d'or qu'ils l'ont eue, leur machine, ces jeunes gens, c'est à force d'adresse

et d'invention, et je les cite à l'ordre du jour. A l'été, tous les soirs, après le travail, ces jeunes hommes quitteront la petite ville pour gagner leur maison de campagne, — une villa, s'il vous plaît, comme leur auto est un *char !* — à une demi-heure en longeant le fleuve. Leur machine va petit train; ils auront le plaisir d'admirer la route, chemin faisant. Ils seront heureux autant que des pachas, et ils riront mille fois plus que des pachas, parce qu'ils n'auront pas l'embarras des laquais en livrée, et qu'ils auront le *sorcier* dans le corps, comme ils l'avaient chaque fois qu'ils sont passés sous la fenêtre où je me suis laissée vivre, ces derniers jours, dans une paresse adorable, délicieuse, inaltérable ! !

Il n'y a que les *quêteux* de riches ! Et je serais curieuse de savoir si ces amis inconnus, dont le rire m'a gagnée, comprennent bien qu'ils ne jouiraient pas de meilleur cœur s'ils « roulaient carrosse » dans la plus luxueuse voiture du monde.



Psychologie dentaire

Demain, j'irai chez le dentiste. Demain, c'est décidé, c'est décrété. Finies, mes lâchetés ! Elle partira, l'irréparable mauvaise dent qui m'agace la langue. Je ne la tolèrerai plus. C'est impardonnable de l'avoir ainsi gardée presque un an, déplombée et cassée.

Demain, j'irai demain. Je suis libre. Je n'ai rien à faire de mon après-midi. J'irai. Elle partira, la laideronne. Enfin, je n'aurai plus la peine, à chaque jour frais et humide, de me badigeonner les gencives d'iode, par crainte des abcès. Enfin, je serai débarrassée.

Allons, quel temps faut-il pour extraire une dent ? Combien de minutes ? Pourquoi, grand Dieu, ai-je tant tardé ? En un clin d'œil tout est fait. Et quel soulagement ensuite ! Ah !

J'y vais demain. Au fond, j'ai encore peur. Je me raisonnerai, j'endurerai. Si j'allais au martyre, ce serait bien autrement terrible. Mettons qu'on me les enlèverait toutes, les dents, et qu'on ne m'en laisserait pas l'ombre d'une ? Je vois mon désespoir, plus encore devant la perspective d'être enlaidie que devant la douleur. Eh bien ! si je ne me décide pas de moi-même, pour l'amour du bon Dieu, à aller faire

extraire cette malheureuse qui déshonore ma gencive; si je ne me décide pas à endurer de plein gré cette petite souffrance, qui sait si l'on ne m'enverra pas, en punition, quelque carie affreuse de la mâchoire, capable de me défigurer à jamais ?

C'est décrété. J'y vais demain, demain. Ce n'est pas si horrible, à tout peser. J'arrive. Je m'installe. Le dentiste — mon dentiste barbu que je connais depuis des ans — me raconte de bonnes blagues. Je n'écoute pas. Je regarde les pinces qu'il chauffe, je commence à serrer follement les bras du fauteuil. Je me raidis, je fais mon sacrifice. J'ouvre la bouche. La pince entre. Le dentiste pousse, serre, déracine, tire. Oh ! ce métal, ce serrement, cet arrachement ! Je crie, mais ma dent s'en va.

Pourtant non, elle ne partira pas ainsi du premier coup. Elle ne vaut rien. Elle est découronnée. Elle cassera. La pince reviendra trois fois au moins.

Trois fois... le serrement, la poussée, l'arrachement ! Trois fois !

C'est héroïque, à y songer, de s'en aller ainsi rencontrer les pinces quand on sait le mal qui nous guette. Un mal pour un bien, me direz-vous ? Oui, mais, après tout, cette dent-là ne me fait pas souffrir. Ce serait simplement pour

le fait de ne plus l'avoir dans la bouche. A ma place, sincèrement, que feriez-vous ?

Je n'irai peut-être pas demain, ni après-demain. Elle est chez elle, ma dent. Qu'elle attende !



Des rêves !

J'ai un grand ami qui m'apprend parfois, étonné, qu'il a rêvé à moi. C'est une chose extraordinaire pour lui, car son sommeil est, paraît-il, comme un trou noir où ne passent jamais de visions !...

Malheureux homme et malheureuses gens qui ne rêvent pas ! Vous n'êtes pas comme ma cousine Arline et moi, qui avons, chaque matin, quatre ou cinq rêves à nous raconter et qui vivons ainsi doublement, triplement, quadruplement et même quintuplement ! Sans compter que nos rêves sont de véritables représentations cinématographiques.

Si je lis, un jour, le voyage de Loti aux ruines d'Ankor, je vais, le soir suivant les visiter. Je vois des pierres fleuries de végétations nouvelles pour moi et incomparables, des lierres à clochettes roses ou bleues ou or ! Je vois un ciel de teintes merveilleuses; des forêts effrayantes hantées par des monstres à figure de sphinx; enfin, une ruine monumentale à sculptures étranges sur des pierres brunes, lézardées, moussues. Je monte à l'intérieur dans des couloirs en pente ou sur des marches usées et innombrables, et j'aperçois, par une ouverture semblable

aux découpures d'un clocher, tout un panorama. Des arbres verts, aux feuilles larges et bizarres, des ponts, des lacs, un pays splendide où tout est grandeur et beauté.

Une autre fois, si j'ai, dans la journée, entendu parler de guerre, je me bats.

Le théâtre de la guerre se trouve être, par exemple, le Sault-au-Récollet. Je suis abritée dans une vieille maison basse, en pierres des champs, blanchie à la chaux à l'intérieur, et nue, sans autre meuble qu'un long banc de bois devant une cheminée sans feu. J'entends les bruits d'obus, les canons, les balles qui sifflent. Je sors porter un message. Je rencontre une petite « boche » qui me vole ma montre. Je l'arrête au nom de la loi, et je lui enlève la sienne, qui est plus belle que la mienne, et précisément comme j'en veux une depuis longtemps. Après cette mauvaise action et après avoir livré la petite aux soldats — sans sa montre — je m'en retourne bourrelée de remords. La punition me suit de près. Le feu se met à crépiter derrière moi. Je cours. J'entends siffler une balle; elle me transperce l'épaule. Je retourne à la maison. Un médecin me panse. Je ressors dans le parterre. Je vois un petit bonhomme qui a l'air de jouer à cache-cache et se montre tour à tour à chaque fenêtre de ma masure. Un

soupçon, que je chasse aussitôt, me traverse l'esprit. Non, ça ne peut pas être un espion, il a le visage d'un chérubin ! Une explosion achève ma pensée. Les pierres volent en éclats dans un tourbillon de fumée et il ne reste bientôt plus que le solage et des débris, pêle-mêle. Je m'éveille. Je touche l'endroit de mon épaule où la balle me frappa et il se trouve que justement à la place de cette prétendue blessure, je découvre la croix de mon chapelet qui s'imprimait dans mon dos!



Idylle fragile

Jean n'a jamais tant monté la rue pour aller chez Lucette, et Lucette ne l'a jamais tant descendue que depuis qu'elle va, sous des prétextes variés, rencontrer Jean. On les voit tous les jours ensemble.

S'aiment-ils ? Probablement. Ils le croient, en tous cas. Ne découvrent-ils pas en eux, à mesure qu'ils se voient et qu'ils causent, les mêmes goûts, les mêmes aspirations ? Ne sentent-ils pas un plaisir de plus en plus vif à se retrouver, et, entre ces bonnes heures, ne se consacrent-ils pas tous les deux la plus fidèle de leurs pensées ?

Ils s'aiment peut-être. Mais ce ne sont pas des prédestinés. Ils se sont connus par hasard, et ne se sont rapprochés que graduellement. Il n'y eut pas coup de foudre. C'est presque avec indifférence qu'ils accueillirent les premières occasions de se voir; histoire de lier une amitié intellectuelle, pas plus.

Aujourd'hui, toutefois, est-ce encore cette simple amitié qui les conduit, qui les pousse à se rechercher si souvent ? Sans qu'ils s'en rendent compte, l'imagination ne l'a-t-elle pas peu à peu transformée ? A se voir ainsi fré-

quemment, à s'entendre, à se regarder, à se confier, ils tissent la toile d'un petit roman, écrivent une des belles pages de leur jeunesse. A leur mutuelle pensée, ils subordonnent la majorité de leurs actes, ils engagent tous leurs instants; et cette époque de leur vie qui passe se remplit d'une série d'heures précieuses, légères, d'heures de rêve attendri, d'obsession douce, d'heures d'illusions, d'émotion contenue; car, comme leur sentiment est retenu et inavoué, il en est plus délicat et plus suave, par ce qu'il contient d'indéfini, et d'incertitude.

* * *

Cependant, Jean est jeune, Lucette aussi. Rien ne les lie sérieusement, que cette gerbe de souvenirs qu'ils ramassent fleur par fleur.

Demain, des vacances les sépareront. La vive petite flamme qui brûlait secrètement entre eux, résistera-t-elle à l'absence?... Qui sait combien de liens se dénouent en pareilles occasions, liens usés sournoisement par l'influence de figures nouvelles dans des décors nouveaux? Jean et Lucette, qui se sont faits tant de confidences, n'ont plus rien à se révèler; et l'attrait

qu'ils ressentaient l'un pour l'autre ne sera-t-il pas affaibli par ces distractions, ces joies, ces intérêts qui, dans des lieux divers, vont les occuper séparément ?

Alors, quand ils se retrouveront, l'automne venu, sans amertume, se sentant détachés intérieurement, ils laisseront entre eux le vide s'élargir. Ils n'auront point de peine. Pourtant, quand leurs cœurs battaient à l'unisson, ils souffraient à penser qu'un événement quelconque pourrait les désunir. Et attirés ailleurs, voilà qu'ils ne songeront même plus à revivre en rêvant cette époque passée; ils l'aboliront, captivés par d'autres tendresses.

Bien plus tard, dans vingt ans, dans trente ans, Jean et Lucette, qui se seront perdus de vue, se retrouveront peut-être un soir, — ayant des cheveux gris et de grands enfants ! Ils renouvelleront connaissance, effleureront leur temps d'hier, puis, tout de suite, se raconteront leur présent, s'informeront de leur état, de leur famille. Chacun paraîtra fier de son lot. S'ils badinent sur leur petite fleur bleue de jadis, ce sera sans un soupçon de regret; ils auront plutôt l'air de rire d'une frasque d'écoliers.

Le passé meurt trop bien. Mais si la grande fille de Jean ou de Lucette, témoin, les écoute, et qu'elle ait déjà médité sur les indifférences

que fait naître la vie, avec les jours et les circonstances qu'elle amène, et qui nous transforment, elle reconstruira leur idylle; et elle soupirera, pensant à un ami cher, qui, à l'heure qu'il sera, emplira justement ses rêves, son cœur et sa tête.



Qui me donnera...

Qui veut me donner une carcasse d'auto? Mon frère m'a promis qu'il m'en ferait un *runabout*... Nous cacherions les rapiècetages sous une belle couche de peinture. J'apprendrais à le mener partout à ma guise, et jamais jamais, entendez-vous? jamais plus je ne monterais en petits *chars !*

J'en ai assez. Ce soir, je me suis une fois encore fait tasser, rouler et retourner en tous sens par la foule bigarrée, odorante et compacte. Mon Dieu, ce n'est pas leur faute aux machinistes si leurs manches sont huileuses, mais s'ils se frôlent sur votre costume pâle, ils risquent fort de vous le défraîchir !

J'en ai assez, et pourtant à sans cesse marcher on se fatigue. Je veux un *runabout* ! Qui va me donner une carcasse d'auto?

Je me vois au volant. Pour commencer, j'irai tranquillement, je serai prudente. C'est assez difficile de conduire. Il faut savoir aller droit. L'été dernier, j'ai essayé un petit bout de chemin. Je visais les poteaux. Personne ne se sentant en sûreté, j'ai lâché ça !

Je vais reprendre. Donnez-moi donc une carcasse d'auto ! Quand elle sera transformée

et que je serai bonne chauffeuse, je vous inviterai. S'il fait chaud, nous serons bien. Le vent fouettera nos joues. Mes cheveux seront fous. Moi aussi j'irai vite, autant que le permettent les poteaux indicateurs, et très vite lorsqu'il n'y aura plus aucun sergent de ville. Je ne parlerai pas. Je rirai un peu. Je n'aurai point le temps de détailler les paysages. C'est l'air qui fera tout mon bonheur.

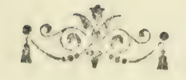
L'air !... c'est-à-dire l'élan, la course, la fuite des champs, la fuite des clôtures, les nuances des lacs, les vagues aperçues incomplètement, comme si on les voyait dans l'ivresse d'un vol à tire-d'ailes, les parallèles des fils télégraphiques qui s'allongent au dessus de nous, les arbres qui se succèdent, les arbres qui sous le vent se penchent, ont l'air de nous dire bonjour, les maisons, les maisons modestes ou luxueuses, les hangars, les fermes, les poules qui piaillent, se sauvent, les enfants qui, bouche bée, nous regardent filer, ceux qui courent effrayés par la voix apeurante de la corne, les petits ponts, les tournants de route qui ménagent des surprises, les grands chemins droits, ceux qui sont courbes, ceux qui suivent des rivières étroites et sinueuses, ah ! toute, toute la campagne colorée, fraîche, parfumée, toute la campagne vue de même qu'en rêve, paysage diffé-

rent remplaçant hâtivement un autre paysage entassement dans la mémoire de teintes multiples et riches, bain de soleil !

Ou bain d'étoiles ! La vitesse sous le ciel allumé mais immobile; l'ombre que les lumières de l'auto irradient; les reflets; l'élan; la course; l'odeur des lilas, des pommiers, du trèfle ou du foin; la fuite de toutes les choses et les choses nouvelles qui cependant toujours s'étendent devant vous !

Ah ! qui me donnera une carcasse d'auto ! Voyez, je suis loin, j'ai des ailes, je suis hallucinée et contente. Donnez-moi une carcasse d'auto !

Mais je me casserai peut-être le cou !



Le phare

Comment le phare peut-il être immobile dans le grand lac que le vent excite ? Il a l'air, de la rive, d'une église blanche et minuscule, à toit rouge, que surmonterait à l'avant un semblant de clocher plutôt bas. Deux fenêtres percent sa face latérale. Et ce petit temple repose sur une base un peu large qui ressemble à la planche où sont ordinairement fixés les jouets d'enfant.

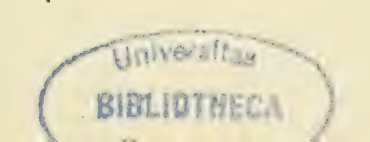
Ainsi, le phare se tient droit. Au bord de l'eau, les arbres plient sans relâche sous le vent brusque et impérieux, les herbes se couchent et les vagues, dans les roches de la berge, arrivent en claquant et se brisent en mousse neigeuse. Le phare ne se trouble point. Les nuages courent au-dessus de lui. Il n'en est pas moins stable et son immobilité nous paraît incompréhensible, puisque les « moutons » blancs du lac le poussent à qui mieux mieux, et que le vent, de toutes ses forces, souffle sur lui.

J'aime ce petit phare résolu dans la tempête. Loin des deux rives, il est en apparence sans appui. Il élève son clocheton vers le ciel où de gros nuages gris cachent en ce moment le soleil, le soleil en lequel nous croyons parce qu'il

reviendra. Le phare, seul dans le lac en tourmente, me fait penser à une âme que les peines et les douleurs chercheraient vainement à troubler, à une âme sereine autant qu'une étoile des beaux soirs...

(à Strathmore, Lac Saint-Louis).





Les quais

Les quais de la vieille ville s'allongent et forment une équerre au confluent de la petite rivière qui rejoint le grand fleuve; et comme dans la chanson, la houle en silence, le long de ces quais, incline les vaisseaux.

Allez vous y promener à l'heure où le soleil se couche, à l'heure où, de l'autre côté du fleuve, il descend au-delà d'une île verte dont les maisons blanches et claires ont l'air de sourire dans des bouquets d'arbres; sur le fleuve lisse, aux jours de calme, la boule rose du soleil se mire, et son reflet s'étend, de même qu'une colonne lumineuse, dans l'eau où passent mille nuances fines et rares, comme les nuances dont sont remplis les contes de fées.

Mais ces quais ne sont point une promenade à la mode; les planches en sont inégales et parfois trouées; ces quais ne sont point libres et propres comme une terrasse soignée; de distance en distance, sur leur surface raboteuse s'en vont, comme des pions sur un jeu de parchési, de trapus petits poteaux de fer où s'accrochent les câbles qui tiennent en repos remorqueurs, barges, ou blancs bateaux luxueux aux innom-

brables fenêtres. Puis, de place en place, les quais sont encore rétrécis par des pyramides de charbon, ou de sable — où les gamins jouent avec joie; — ou encore par des bouées énormes et rouges qui, renversées, attendent leur destinée.

Si embarrassés qu'ils soient, les quais, quand le soleil descend et que dans le port l'agitation a cessé; quand, de l'autre côté du Richelieu, les grandes dragues sommeillent, avec leur veilleuse suspendue très haut comme une étoile; quand sur les barges ou les remorqueurs, les équipages se reposent; quand les hommes sur les ponts fument tranquillement la pipe, leurs profils se découpant nets et tranchés sur le fond de ciel; quand l'odeur de l'eau nous arrive forte et l'air du large frais et pur, les quais sont une promenade poétique et belle, et le soir tombe sur eux avec une majesté grave qui vous saisit.

Lorsqu'ensuite le soleil n'est plus là et que peu à peu l'eau noircit, faites le tour de la maison aux signaux, de la petite maison blanche qui domine le fleuve, et revenez par la route qui derrière les quais contourne le bassin, le bassin où une multitude de petits yachts blancs se balancent, le bassin qu'une file de jeunes peupliers entoure et que gardent trois petits phares. La brise fait chanter les feuilles des arbres; les umières des phares, l'une suivant l'autre, étin-

cellent ; on entend crier grenouilles et criquets; on respire le parfum d'un champ de foin d'odeur, et pour retourner vers la petite ville, on franchit une passerelle aux garde-fous en bois vermoulu.

Rien de tout cela n'est splendide, rien n'est grand, rien n'est magnifique, rien n'est riche; tout est vieux comme le sable, on dirait; et pourtant, à l'heure du crépuscule, à cette heure dispensatrice d'illusions tout cela vous touche; tout cela vous donne envie d'être peintre.

Sorel, 1917.



Le portrait

Dans un médaillon d'acajou, je viens d'encadrer la photographie ancienne. C'est une tête de jeune femme, un peu pâlie, aux tons bruns légers, d'une nuance sans doute atténuée par les années.

Les années ! Il en est passé beaucoup sur le monde depuis que cette jeune femme fut ainsi, et il y a probablement presque un demi-siècle qu'elle posa pour cette image. A ses oreilles, que les cheveux relevés ne cachent pas, elle a de lourdes boucles qui me paraissent tout un bouquet de marguerites, d'argent ciselé ou d'émail. Pour fermer le rabat de dentelle qui entoure son cou, les mêmes marguerites, sur une broche, sont répétées. La blouse est unie, les épaules un peu tombantes. Le visage est doux et joli. Les yeux sont grands, d'une gravité précoce, mais la bouche dut être une véritable fleur, et malicieuse, elle se relève d'un coin; on devine que le sourire fut toujours proche sur ces lèvres fines. La tête est couronnée par une natte de cheveux au-dessus du front laissé nu.

Elle était jolie, elle devait être heureuse; elle attendait alors l'inconnu de la vie, comme je

l'attends moi-même aujourd'hui. Elle regardait devant elle en se disant que la route était longue, en se disant probablement aussi que la route était belle, et elle ne songeait pas au terme, pas plus que j'y songe moi-même aux jours ordinaires.

Pourtant voilà qu'elle a fini de la parcourir, cette route, et qu'elle vient de s'éteindre.

Et moi qu'elle avait tenue sur les fonts baptismaux, moi qui ne l'avais connue que déjà vieille femme, je ne peux plus détacher mes yeux de cette image d'elle qu'avant ce jour je n'avais jamais vue, et qui est une demi-révélation. Il arrive en effet bien rarement que nous songions, devant les personnes âgées même les plus chèrement aimées, au visage qu'elles eurent quand c'était leur tour de cueillir ces fleurs du printemps dont l'éclat joyeux passe si vite. Si elles ont conservé la finesse des traits et de l'expression, nous nous disons bien qu'elles furent jolies; mais ce n'est pas pour nous une réalité; c'est comme si leur existence antérieure n'avait pas à une époque été le présent, comme si elles n'avaient point eu l'âge que nous avons, passé par les sentiments par lesquels nous passons. Elles disent devant nous : « Dans notre temps, etc »... ou « lorsque j'étais enfant », et cela nous produit l'impression d'un conte; la vérité ne nous en

apparaît pas davantage. Nous croyons à leur passé, certes, nous ne pouvons pas sensément ne pas y croire, mais nous le concevons difficilement.

En face du cher visage de ma marraine jeune fille, devant ses grands yeux qui furent si beaux et que je n'ai jamais vus autrement que diminués et changés par l'âge, son passé me saisit, réalité empoignante, et j'aperçois le temps comme s'il était palpable. Je sens son étreinte et que sa griffe va me lacérer comme elle en a lacéré d'autres avant moi, comme elle en lacérera d'autres après.

Cependant, à côté du médaillon d'acajou où sourit la bouche fine de ma marraine jeune, dans un paysage d'été pose un bébé en robe blanche, une enfant de trois ans, vigoureuse, saine et belle. Cette fillette fait partie des nombreux petits descendants de la chère morte. Et je songe que parmi ceux qui viendront encore et qui continueront sa race, il y aura peut-être un jour une enfant qui aura exactement ses yeux, son visage, ses lèvres malicieuses, son grand cœur, son intelligence d'or.

C'est la revanche sur le temps des grand'mères qui meurent, de ressusciter ainsi.

Marguerites

Dans une corbeille de cuivre, sur la grande table de travail, près des fenêtres et face au foyer où les bûches brûlent par ce jour gris, les marguerites montrent leur visage jaune vif, qu'entourent les collerettes fines, fraîches et immaculées. Chaque côté de l'anse elles sont groupées, et me font involontairement songer à des fillettes en blanc qui voyageraient sur un bateau, et se pencheraient, ou se pousseraient, tassées vers l'avant et l'arrière, pour bien voir le paysage.

Les marguerites ont une curiosité dans leur claire physionomie et les attitudes sont différentes comme si chacune avait son spectacle préféré. L'une s'élève très haut au-dessus des autres; tout à fait fière de son sort, elle regarde par la fenêtre avec un dédain évident : Pensez donc, il pleut toujours, sa corolle n'en pourrait plus de supporter encore le poids de l'eau. Elle a chaud maintenant, et elle n'a plus la honte de voisiner avec les pissenlits montés en graine !

D'autres se pressent, mêlant leurs collerettes; elles ont l'air avides et étonnées. Il semble qu'elles examinent les meubles et les gens. Deux

dressent leur tige et inclinent un peu la tête, en extase devant la cheminée. Le bois se consume et de temps en temps, après un crépitement, des étincelles montent sur le foyer noir. Les marguerites ébahies croient sans doute qu'elles sont entrées dans le royaume où naissent les *mouches à feu*, et elles sont surprises et ravies.

Peut-être imaginent-elles que, leur voyage fini en corbeille, elles retourneront au champ natal où elles étaient bien, après tout, quand le soleil se donnait la peine de briller. Peut-être pensent-elles plutôt qu'elles vont contempler merveilles après merveilles, et que le monde de la maison est infiniment plus varié et plus beau que celui du dehors.

Cependant, au bord de la jardinière, quatre ou cinq marguerites baissent tristement leurs têtes aux collerettes froissées à demi mortes. Les autres, celles qui vivent intensément, ont-elles aperçu cette déchéance ?

Elles ne doivent rien voir. Elles sont gaies, jolies, rayonnantes, elles sont gracieuses et fines. Leur visage est épanoui. Elles ressemblent à des enfants heureux qui ne veulent connaître que la joie. Elles sont tout un poème de clarté dans leurs poses différentes et pourtant simples. Elles appellent l'admiration et retiennent mes

yeux à tout instant. Et aujourd'hui que les rayons de leurs cœurs jaunes restent les seuls souvenirs du soleil, elles sont le sourire de la maison.



L'attente déçue

Mademoiselle Lizette, toute seule, marche sur la grande route qui suit le bord du lac paisible. Les étoiles brillent et la lune, derrière un gros nuage, prépare son entrée dans le soir. Mademoiselle Lizette n'a point peur de marcher ainsi solitaire sur la route à demi obscure. Y eut-il jamais des malfaiteurs dans son village tranquille ?... Et puis, pense-t-elle seulement aux malfaiteurs ? Mademoiselle Lizette, qui est jeune, s'en va gaiement au bureau de poste et elle attend, elle attend sans le moindre doute, une bonne lettre. Aussi, elle trouve qu'au tournant du lac, là-bas, les lumières du chemin qui se reflètent dans l'eau ont l'air d'une file de lanternes chinoises allumées pour une fête. Le soir calme et sa solitude lui plaisent également. Sur la route déserte, elle est heureuse de rester muette et libre de rêver. D'avance, elle savoure le plaisir de recevoir tout à l'heure l'enveloppe qu'elle connaît. Elle voit le maître de poste la lui tendre et elle sourit. Elle est contente, absolument contente......................

....

Au bureau, elle n'avait pas sa lettre, Mademoiselle Lizette. Elle a poussé un soupir, et dehors, malgré elle, frappe du pied et se mord les lèvres pour ne pas pleurer. Puis, elle sent un serrement douloureux à ses tempes. En reprenant la grande route, elle est triste, mécontente. Une feuille qui tombe lui frôle les cheveux. C'est l'automne. Mademoiselle Lizette n'y avait pas pensé : elle y pense maintenant et trouve la route obscure, et regrette d'être isolée à la campagne. Les mêmes lumières se mirent dans le lac encore calme. Elles se suivent au bord du chemin comme sur l'eau, de distance en distance, sans jamais se toucher. Elles n'ont pas changé depuis tout à l'heure. Pourtant, Lizette ne les compare plus à des lanternes de fête . . .

Elle marche tête basse, préoccupée. Pourquoi n'est-elle pas venue, la lettre espérée ? Lizette sait de façon certaine qu'elle doit être en route depuis la veille. Et, puisqu'elle ne l'a pas eue ce soir, dans cette pauvre campagne, il faudra qu'elle attende toute la longue journée du lendemain avant l'autre courrier.

Mademoiselle Lizette soupire encore. Elle voudrait goûter sa promenade au bord de l'eau, ne plus songer qu'elle est déçue. Elle ne le peut pas. Elle a un poids qui lui écrase le cœur. Sur le trottoir, les criquets et les crapauds sautent à

qui mieux mieux et au moment où elle s'y attend le moins, mademoiselle Lizette en a un sous le pied. Les criquets et les crapauds sont noirs dans la nuit et ils arrivent sous la semelle si bêtement qu'on ne peut pas les éviter. Mademoiselle Lizette trouve qu'ils ressemblent à des désappointements.



La mauvaise tricoteuse

Un bon matin, elle s'éveilla prise d'un impétueux désir d'apprendre à tricoter. Il y avait des tricoteuses chez elle. Elle n'attendit point qu'elles aient déjeuné pour réclamer crochet et peloton de fil; et elle prit à jeun sa première leçon.

On apprend beaucoup mieux à jeun : ce dicton sert même joliment aux paresseux qui le soir veulent remettre leur étude au lendemain. Toujours est-il qu'en un clin d'œil, notre mauvaise tricoteuse apprit à faire une dentelle large comme le pouce et ma foi fort jolie. Elle la faisait à merveille. Ses professeurs le déclarèrent. Alors, l'apprentie dentellière assura en se rengorgeant : « Ce doit être mon talent ». Cette assertion fut une nouvelle poussée pour son enthousiasme et son ardeur qui vraiment déjà avaient trop d'aire-d'aller : et elle travailla . . .épouvantablement.

Au petit déjeuner, entre une bouchée de *rôtie* et une goutte de café, elle faisait cinq ou six mailles. Puis, ayant pourvu bien moins grassement que d'habitude à sa subsistance, elle s'en

fut s'installer dans la pleine lumière d'une fenêtre, et au soleil elle tricota, elle tricota. Le crochet d'argent cependant n'allait pas avec une agilité admirable : les doigts de la novice s'y crispaient; cela, croyez-le, n'empêchait pas les rêves; et dans l'idée de la tricoteuse, les verges de dentelles s'allongeaient, s'allongeaient; elle avait déjà tout un trousseau garni, grâce à ses doigts de fée !

L'heure du dîner vint. L'ardeur n'était pas éteinte. On s'inquièta dans la famille. On tenta de modérer un enthousiasme qui pouvait devenir funeste. Rien ne découragea, rien ne dissuada la tricoteuse qui reprit la dentelle, sans s'accorder une heure pour digérer; et les doigts péniblement se crispèrent de nouveau à l'effort.

Il faisait beau dehors, un jour clair à tenter la tricoteuse enragée qui, de sa nature ordinaire, était plutôt une trotteuse. Elle ne se laissa pas séduire par le soleil; le vit-elle seulement ? Elle ajoutait maille à maille, ne se dérangeant pour rien, refusant de lever les yeux si par hasard on lui disait : viens voir ceci ou cela.

A six heures, elle avait une crampe au poignet. Elle le constata étonnée. On lui conseilla d'abandonner la dentelle; c'était assez pour un seul jour. Elle eut l'air de consentir, mais la

tentation, l'appel du crochet fut irrésistible. Elle y retourna et la veillée en partie se passa comme la journée.

Le lendemain, la mauvaise tricoteuse avait sur le poignet une petite bosse inexplicable, et elle avait bien mal, au moindre mouvement. Logiquement, elle enfouit la dentelle commencée dans un tiroir, et elle ne tricota plus. Elle avait une bonne raison. Le métier de dentellière ne lui allait pas, témoin son poignet qu'on dut traiter un mois à l'iode.

Quatre ans ont passé sur cette étape et jamais la mauvaise tricoteuse n'a songé à reprendre un crochet.

Hier, pourtant, la voilà entichée d'une « fanchonnette » qui ne lui appartient pas et lui va bien, hier au soir, à neuf heures et demie exactement. A sa place, vous auriez attendu au lendemain pour apprendre à la tricoter, n'est-ce pas ? Une mauvaise tricoteuse n'attend pas; elle se doit d'être impétueuse. La « fanchonnette » est commencée. La tricoteuse réussit et de nouveau est enthousiasmée. Elle tricote, elle tricote.

Mais, Dieu, de quoi demain sera-t-il fait, et qui finira la « fanchonnette » ?

Chez vous, chez nous

Il y a des paysages plus beaux, il y en a sûrement de plus variés et de plus riches, mais il n'y en a pas de plus calmes, de plus reposants, de plus sains que ceux qui se déroulent, après Charlemagne, le long de la sinueuse et jolie rivière de l'Assomption, jusqu'à la petite ville qui porte ce nom.

La route suit presque continuellement le ruban clair de la rivière; mais elle le suit avec fantaisie, tantôt de très près, tantôt s'éloignant assez pour que des maisons l'en séparent. Ces caprices sont les seuls changements d'humeur du paysage; et encore ne troublent-ils en rien l'harmonie qui règne entre le chemin du roi et l'étroit cours d'eau.

En effet, entre ce chemin et la bonne rivière, les habitations qui s'élèvent ont l'air d'avoir depuis toujours fait partie de la terre; elles y sont appropriées, elles sont essentiellement simples et nobles. Car, ce qui vous frappe surtout, lorsque vous suivez cette voie, c'est l'absence presque complète des maisons nouvelles, à l'américaine, maisons coquettes, confortables, sans doute, mais trop jeunes pour avoir une

histoire et une âme; maisons où personne n'est né, où personne n'a vécu, où personne n'est mort, où personne ne s'est perpétué. Et ce qui vous frappe plus encore, c'est que vous ne regrettez pas leur absence, à mesure que se succèdent des maisons anciennes, à toits longs, à lucarnes curieuses, à massives cheminées de pierres sans âge. Que le neuf dans cette campagne fasse défaut, elle s'en moque et n'y perd rien. Ses vieilles maisons ne sont-elles pas toutes habillées fraîchement, embellies de blanc, ou de galeries à colonnes qui les parent, sans jurer avec leur ancienneté? Ce sont des vieilles bien élevées, aux physionomies accueillantes. Ce sont des vieilles qui ont grand air ! Allez les voir ! Ayez le bonheur de les voir quand derrière elles s'en va le soleil rouge, et qu'elles se profilent sur le ciel nuancé, ou se mirent dans la rivière lisse.

Le long de la route elles se suivent, toutes sœurs d'une même famille, sœurs d'une même génération, et d'une génération vivace. A peine, le long de ce chemin, une ruine passe-t-elle; et ces mûrs de pierres se tiennent avec tant d'orgueil dans le paysage, que c'est une morte qui semble vivante. Elle n'abrite personne, mais de sa silhouette vigoureuse se dégage une leçon de force. Quelle maison neuve d'aujourd'hui mourra aussi dignement dans cent ans?

Sur les berges de la rivière calme, inlassablement des saules se penchent; on les dirait attirés par l'eau pure, ou charmés de voir tant d'images se refléter dans la nappe claire. Çà et là, un grand moulin à vent s'élève; une grange plus longue, plus vaste, évoque plus d'aisance; à côté de quelques maisons, des puits à margelle dorment; près des remises, dans les cours, des tombereaux, des charrettes à poches au repos s'appuient sur leurs travails; des poules se promènent et piaillent; un chien jappe, ou, assis et dressé comme un chien de métal sur un socle, immobile, regarde droit devant lui.

A détailler tout ce qui se déroule au bord du double ruban de la route et de la rivière, on ne semble peut-être rien vous montrer. A y passer, cependant, vous vous sentez empoigné, pénétré de respect et d'admiration pour toutes ces maisons qui représentent un passé qui se prolonge et des traditions qui ne mourront pas. Vous vous sentez chez vous. Sur les boîtes arrondies de la poste rurale, ne reconnaissez-vous pas tous ces noms comme étant des vôtres? Payette, Archambault, Ritchot, Lebeau, puis encore Payette, et Lamarche, et de nouveau Archambault. Pas un nom qui ne vous soit connu; pas une consonnance étrangère, pas une, quelle joie !

C'est chez vous, c'est chez nous. C'est de la terre canadienne qui raconterait de l'histoire en français, si elle parlait; et si vous écoutez bien attentivement, si vous voulez qu'elle parle, qui sait tout ce qu'elle vous dira.

C'est chez vous, c'est chez nous, toutes ces maisons, puisque les enfants d'une même race sont une même famille ! C'est chez vous, c'est chez nous. En voulez-vous la preuve ? Qu'un pneu crève à votre voiture, que vous ayez par hasard besoin d'aide, on s'empresse; et volontiers on vous offrira à boire et à manger. C'est chez nous. Que je nomme mon père, on me reconnaîtra comme une amie. C'est chez vous. Rien qu'à votre nom, on vous reconnaîtra peut-être comme un cousin.

C'est chez nous; et le long de la petite rivière sinueuse, ce qui me comble de fierté et d'amour, c'est de voir que ce paysage paisible et familier est d'une beauté parfaite; que les maisons vont avec les arbres et les arbres avec la rivière. C'est l'harmonie idéale; point ou peu de maisons prétentieuses et sans plus d'âme que des gravures de catalogue yankee; des maisons qui durent dans un paysage qui s'éternise.

Il pleut, bergère...

Il pleut, il pleut, bergère, cache ton beau chapeau ! Ou bien ne sors pas ! Reste au gîte. C'est le meilleur temps pour songer. As-tu un secrétaire bourré de belles lettres ? Prends-en, relis. Il n'est pas grand'chose de meilleur au monde que les émotions que l'on éveille en soi, à revenir en arrière, pas très loin, sur des sentiments délicats, subtils, tour à tour clairs ou imprécis, et qu'on aime encore soi-même, et auxquels on tient. Il pleut, il pleut, bergère. Préfères-tu quelque ami parmi les tiens ? Penses-y comme une enfant qui n'a qu'à rêver pour un jour. La terre est brumeuse. Tu ne peux rien voir de beau aujourd'hui dans le monde réel. Amuse-toi. Il fait bon pour une heure de laisser bavarder en soi son cœur fou, son cœur imaginatif, chimérique, son pauvre cœur toujours tant occupé, si débordant. Il fait bon d'aimer, bergère, il fait bon.

Quand il ne pleut pas, bergère, et quand tu es sage, tu chasses loin de toi les vaines rêveries ; tu ne laisses pas de voiles se tisser entre toi et la réalité. Tu regardes la vie comme elle est et comme tu veux la prendre ; tu gardes bien tes

moutons, tu les défends, tu ne crains aucun risque, aucun péril; seul ton devoir importe.

Mais il pleut, bergère ! Toutes les choses sont grises. Fais-toi du soleil. Suppose des bonheurs que tu n'auras peut-être jamais. Pense à des choses tendres, pense à de beaux pays. Pense à des grèves d'or et à des oiseaux blancs. Pense à des sentiers feuillus dans des montagnes vertes. Pense à des sommets atteints et à des horizons contemplés. Pense à Dieu comme à un père qui t'aime, te garde, te protège, et te conduit à travers ces merveilles qu'il t'a donné d'imaginer ou de rappeler dans ta mémoire. Et puis, mêle tes songes et tes visions aux vivants, à ceux pour qui tu vis, à ceux pour qui tu voudrais vivre. Rêve d'avenir. Rêve d'enfants blonds et roses. Rêve de grands enfants ensuite, et peut-être de grands hommes. Rêve à quand tu seras grand'mère, bergère, cela viendra. Tout arrive. Et puis rêve qu'alors tu es encore heureuse, très heureuse, parce que ta vie remplie ne t'a pas déçue, parce que tu as enrichi ton pays par l'œuvre de ton cœur, parce que tu ne mourras pas tout à fait. Avant toi, bien longtemps avant toi, bergère, ta grand'mère n'était-elle pas à son tour jeune fille ?

Il pleut, bergère, il pleut ! Mais rien n'est triste, tu sais. Rien. Tu es faite pour l'éter-

nité. Rien n'est triste, pas même les plus navrantes épreuves. On les tourne du côté du soleil. Il les éclaire. On voit qu'elles contiennent des leçons. Elles nous font, bien observées et bien acceptées, comprendre tant de choses, qu'il est impossible de déplorer qu'elles nous aient touchées. C'est ainsi, bergère, la vie ! Aime-la. Tu fais bien. Il pleut, mais tu es rentrée et tu es contente. Tu as chaud. Tu as tes rêves. Tu as des sentiments. Tu as de l'espérance et tu sens en tes veines la vie qui court, qui t'anime. Tu sens ton âme immortelle. Tu sens ta force. Et rien que dans ton cœur, rien que dans tes souvenirs, rien que dans ton présent, que de paysages, de nuances, de merveilleuses impressions s'agitent, miroitent, dorent ta songerie.

Bergère, sous la pluie, même sous le plus triste des temps, ne trouves-tu pas qu'on peut découvrir en soi des rayons lumineux ? Il pleut, il pleut, bergère, mais qu'importe. La joie est surnaturelle, la joie ne sort pas toujours des choses. On peut l'appeler et elle vient en son cœur.



Paroles vives

Les paroles vives frappent ainsi que des cailloux pointus lancés sur la chair tendre : elles égratignent le cœur. Elles s'échappent à propos d'un mécontentement, d'un ennui, parce que, les nerfs fatigués ou tendus, nous n'avons pas la force de les retenir. Elles n'expriment la plupart du temps qu'un simple accès de mauvaise humeur, mais les paroles vives ne se surmontent pas. On dirait qu'elles naissent d'une langue de vipère qui n'est pas à nous; parfois, folles et pressées, elles se multiplient et taillent de petites plaies sur les amitiés.

Aussitôt qu'elles ont pris leur vol, nous les regrettons. Nous voudrions les rattraper. Elles ont révélé des sentiments que nous n'éprouvons pas. La vilaine colère les a poussées de nos lèvres dans l'air sans que le cœur ait pu dire son mot. Il est bon, notre cœur, mais l'impatience un moment a crié si fort qu'elle l'a étouffé.

Le remords suit immédiatement les paroles vives et une impression lourde de tristesse s'abat sur nous, ainsi qu'après une offense irréparable. Nous nous sentons méchants, honteux, nous nous en voulons. A la prochaine occasion cependant,

à la prochaine fatigue qui rendra nos nerfs trop sensibles, nous nous laisserons aller de nouveau à d'autres répliques brusques, et peut-être même mordantes et acérées.

Ah ! si pour l'amour du bon Dieu, pour l'amour de l'harmonie, pour l'amour de la belle douceur, nous savions donc, dans nos désappointements et nos ennuis, garder le silence d'or ! Si nous savions refouler en nous nos mauvaisetés. Que de petites scènes douloureuses qui enlaidissent la vie et chagrinent les cœurs, nous éviterions ainsi. A quoi bon les reproches, à quoi bon l'amertume exprimée, à quoi bon les paroles de colère qui font jaillir les réparties agressives, et qui sont comme des feux dommageables que l'on allumerait coupablement, pour ne pas s'être donné la peine d'éteindre une dangereuse allumette ?

Renfermons en nous la flamme méchante. Elle finira par mourir ou par s'habituer à passer sans éclat.



Le « Docteur »

Parce que, toujours aux maux qu'elle découvre ou dont on se plaint devant elle, elle indique les remèdes sûrs, dans le village on l'appelle le « docteur ».

C'est une vieille demoiselle dévote. Au fond, elle est à peu près sainte, peut-être même tout à fait sainte. Mais comme c'est une routinière invétérée et qu'elle a l'apparence d'une maniaque, la risée nécessairement l'atteint, surtout dans un coin de campagne tranquille, où aucun travers ne passe inaperçu; surtout dans les rues étroites d'un village où chaque maison a des yeux aux fenêtres, où les langues, malicieuses par désœuvrement, maltraitent le prochain aussi naturellement qu'elles parlent. N'est-ce pas une espèce de caractère propre aux esprits inoccupés, que cette méchanceté inconsciente qui n'est sans doute que peu coupable, mais qui, hélas ! n'est point inoffensive ?

Sans voir et sans entendre pourtant, le « docteur », à des heures fixes, bien paisiblement chemine sur les trottoirs qui longent les maisons. Humblement elle accomplit sa mission : distribuer des « messagers du Sacré-Cœur », quêter

pour les œuvres, rendre de menus services aux religieuses.

Le « docteur » ne porte ni âge, ni toilette. Le « docteur », depuis toujours, se coiffe d'un chapeau noir tout rond, ni petit, ni grand, un chapeau classique qu'un ruban sans lustre entoure. Le « docteur », depuis toujours, couvre ses épaules minces d'une collerette courte en drap de deuil; et sa jupe n'a jamais cessé d'être une jupe large, très longue, très plissée, ondulante. Le « docteur » est ainsi attifée aujourd'hui; elle le sera demain; elle l'était avant hier. Plus que cela, vous avez quitté le village il y a douze ou quinze ans? En ce temps-là, « le docteur » était habillée comme aujourd'hui, et à travers les mêmes rues accomplissait les mêmes œuvres. Les rues, les maisons changent un peu : le « docteur » ne change pas.

Le « docteur » n'est pas une vieille femme néanmoins; mais elle dût être une vieille fille à la fleur de l'âge.

Il y a beaucoup de ces destinées. Il y a, dans tous nos villages, des types semblables. Pures âmes dont les personnalités effacées se meuvent sans bruit dans un cercle restreint; qui font leur part d'action méritoire pendant que le monde ne voit que leurs manies. Qui songe à découvrir leur valeur sous le ridicule qui la voile? Qui

songe à bien interpréter leur excessive modestie ? Qui songe qu'elles prient pour les autres, tous les matins, à la messe qu'elles ne manquent pas, tous les après-midi à la visite au Saint-Sacrement qu'elles n'omettent jamais, tous les soirs à l'Angelus, lorsque, avant de rentrer dans leur chambre, où se continue d'ailleurs leur piété, elles vont encore et toujours prier dans le même banc, devant le même autel.

Si elles ne priaient pas pour les autres, pour qui prieraient-elles ? Elles sont tellement détachées des biens de ce monde. Elles s'amusent naïvement et sans frais; elles ne voyagent pas. Elles ne font que des visites de miséricorde spirituelle et corporelle. Pauvres, elles sont à l'abri des revers troublants. Aimant le prochain sans chercher leur paix dans des attachements fragiles et parfois décevants, elles sont à l'abri de tous les sentiments qui déterminent des crises douloureuses ou simplement puériles, mais absorbantes !

Si elles sont ainsi, que pourraient-elles bien demander au Ciel, pour leur propre compte ? Leurs chapeaux noirs, leurs collerettes, leurs robes noires qu'elles paraissent ne jamais user, parce qu'elles sont renouvelées sur les mêmes modèles, révèlent clairement qu'elles ont renoncé à tout ce qui est vanité.

Il y a des vies actives, pleines, qui sont plus enviables et aussi méritoires.

A voir passer le « docteur » dans la petite rue de village, j'ai pensé cependant qu'une vie aussi unie est heureuse. J'ai pensé que dans ce qui est la médiocrité pour les autres et pour moi, le « docteur » doit posséder la joie.

Bienheureux les pauvres d'esprit ! Le « docteur » n'attend pas pour demain plus de prospérité, mais se contente de voir tous ses jours se ressembler; le « docteur » ne supplie pas le bon Dieu de lui accorder des plaisirs; mais elle se satisfait du peu qu'elle a, et ne connaît pas l'ambition. Le « docteur » n'est pas distraite dans ses prières par de stériles regrets, par d'inutiles angoisses. Son passé fut comme est aujourd'hui son présent; pourquoi serait-elle tourmentée par son avenir qui n'en diffèrera pas ?

Le « docteur » n'a point d'âge, et n'a eu ni jeunesse, ni coquetterie. Que le « docteur » me paraît sage à côté d'une jeune fille comme moi qui a pourtant le souci de plaire à Dieu, de le servir.

Le « docteur », mieux encore, n'a que ce souci. C'est une sainte, et c'est plus; dans le village qu'elle habite, c'est un personnage légendaire et traditionnel. Avant elle, d'autres qui furent ses pareilles la précédèrent; après elle, une autre

humble et douce de cœur lui succèdera. Tant que le village restera le village, il y aura par-ci par-là, une vieille dévote en chapeau rond, à collerette noire qui cheminera paisible, sur les trottoirs étroits.

Alors, en dehors des mérites qui s'amassent dans ces âmes pures, elles ont une valeur, une beauté, si l'on peut dire. Avec les vieilleries du village qui demeurent, avec les anciennes maisons que le progrès n'a pas déparées, leur simplicité s'accorde. Dans le présent, leur honnêteté scrupuleuse, leur esprit primitif, c'est du passé qui persiste. Pour garder un village des dangers d'un avancement trop rapide, bouleversant, et qui lui conviendrait mal, sans doute que les prières continues du « docteur » sont une arme; et sa figure est un complément dans le paysage calme...



Pendant l'épidémie

Dimanche, dans l'église paroissiale qui a ses ornements de deuil. On entend danser la pluie et courir le vent sur les toits. L'obscurité envahit le saint lieu. A l'horloge cachée sous les tentures noires, la demie de cinq heures sonne. Et les draps funéraires étalés rendent l'ombre plus émouvante. Un peu de lumière luit cependant. La lampe du sanctuaire qui scintille, et, dans les coins, de chaque côté, les lueurs tremblotantes de cierges qui illuminent les autels de Joseph et de Marie.

Disséminés dans l'ombre, des fidèles prient. Des jeunes filles égrènent leur chapelet ou méditent, remuées par la gravité de l'heure. Des hommes sont inclinés, le front dans leurs mains. Que de salutaires pensées fait naître un pareil soir, surtout quand l'épreuve a passé ou qu'elle menace.

Des femmes à pas de velours parcourent le chemin de la croix. La pluie tombe plus raide sur le toit sonore. Un coup de vent plus fort siffle autour de l'église. Un prêtre, vêtu pour braver le temps, vient chercher le bon Dieu. Un nouveau mourant le réclame. Les fidèles

qui prient ont un peu plus de détresse, un peu plus d'inquiétude à confier au Divin-Maître. Mais dans l'église si recueillie, le spectre de la mort ne révolte pas. Jésus est là. La foi, c'est la certitude du bonheur éternel.

Des minutes s'écoulent. Ensuite, d'une porte massive qui s'ouvre sort un flot de clarté. Un cortège de baptême va traverser l'église.

* * *

J'ai fini mes oraisons. Je m'en vais. Je m'unis à la suite du petit ange pour lequel les cloches vont enfin sonner joyeusement. Une naissance console d'un glas. Moi qui n'ai personne à pleurer, je puis marcher sans tristesse dans la rue où l'eau rigole. Il y a beaucoup de feuilles mouillées sur l'asphalte luisant. Rien n'est gai, rien n'a été bon dans l'atmosphère de ce jour humide. Mais les étoiles voilées reviendront demain plus brillantes.

Chez vous, si vous souffrez, ayez quand même confiance. Les jours ressemblent au ciel changeant. Il a beau pleuvoir des mois entiers, il ne peut pas pleuvoir toujours. Et puis, allez à Celui qui guérit...

(20 octobre) 1918.

« Grand'mère Audet »

C'était l'été. Il faisait beau. Il faisait soleil. La mer bleue s'étendait au fond du paysage dans lequel s'en venait « Grand'mère Audet ».

En robe d'indienne foncée, un tablier à carreaux sur sa longue jupe à plis, petite vieille femme menue, elle approchait, portant à chaque bout de bras une chaudière vide. Un grand chapeau de paille noire préservait sa tête des rayons du jour, sa tête fine poussée en avant par son dos voûté.

Pour me saluer, elle eut un sourire maternel et gai; puis soudain, avec une étincelle moqueuse dans les yeux, elle fit balancer ses chaudières et chantonna :

« *Quand la boiteuse s'en va-t-au ruisseau,*
A y va pas sans ses deux siaux ! »

Et ayant esquissé une révérence désuète, pendant que je riais, elle passa . . .

Mais longtemps après qu'elle fut passée, j'y pensais toujours. A soixante-dix-huit ans, d'une humeur douce et égale, d'une finesse rare, grand'mère Audet me charmait. A la voir, à la

contempler si sereine, je me réjouissais de croire obstinément que la vie n'est pas si décevante, si l'on sait la vivre et si l'on est juste.

Les soirs d'été, au bruit des vagues qui roulaient sur la plage devant nous, grand'mère Audet racontait volontiers, bribe par bribe, son histoire. C'était un plaisir et une leçon de l'entendre. C'est une vieille et pure acadienne; son langage, émaillé de vieux mots, est modulé d'accents d'une souplesse incomparable.

Elle a eu beaucoup de fils, beaucoup de filles. Un de ses garçons auprès d'elle a recueilli l'héritage paternel. Il cultive la belle terre que de père en fils les Audet cultivèrent.

Un autre était prêtre. Il avait à peine dépassé trente ans et venait d'être nommé curé, quand une fièvre maligne le tua. En nous parlant de ce deuil, grand'mère Audet était toute émue; sa voix tremblait. Mais ensuite, elle regarda très loin dans les jours passés, et se mit à rappeler des petits faits de la jeunesse de son cher fils. « Il aimait bien la maison, continuait-elle. Quand il venait, il me disait toujours : Qu'on est bien, maman, chez nous ! Qu'on est bien ! »

Hélas, cette épreuve n'a pas été la seule dans la vie de grand'mère Audet. Elle a des filles mariées au loin et dont elle ne verra jamais ici-

bas les enfants. Elle en a une qui est morte, laissant au monde des tout petits que grand'mère Audet a élevés. Le temps passe vite. Le plus vieux est maintenant conscrit. Quel sujet d'inquiétude !

Mais grand'mère Audet a l'âme forte, autant que le paysage dans lequel elle a vécu est grand. Elle éclaircit toutes les choses de la terre, avec sa foi profonde, avec son humble philosophie de chrétienne. S'il fait soleil, c'est le bon Dieu qui l'a voulu. S'il pleut, c'est encore Lui. Il faut prier pour mériter des grâces, il faut prier pour demander qu'Il nous bénisse. Ce devoir accompli et si notre conscience est nette, s'Il nous afflige, c'est qu'Il le juge utile et nécessaire. Il faut alors se résigner, souffrir pour Lui, et attendre que, par sa miséricorde, l'orage s'éloigne de nous.

Touchante grand'mère Audet ! Matinale, elle était presque dès l'aube dans le jardin. Elle y restait de longues heures à chasser les mauvaises herbes. Le maître de la fromagerie voisine passait que déjà elle était inclinée sur sa besogne préférée. En riant, elle lui disait : « Ah ! Ah ! des fromagers, c'est plus heureux que des vieilles femmes, ça se lève bien plus tard ! »

L'après-midi la retrouvait souvent penchée sur les sillons. C'était l'heure des ébats dans

les belles vagues. A entendre les cris, elle s'amusait. Lorsque nous passions, elle nous avouait qu'elle avait ri toute seule, parce que nos éclats de joie lui étaient parvenus.

Elle était contente de notre contentement. Et si quelqu'un souffrait, elle souffrait aussi. Et puis, lorsqu'elle ne travaillait ni au jardin, ni dans la maison, pour utiliser ses loisirs elle égrenait son chapelet. Il y a tant de mal à réparer. Sereine, douce, bonne et tendre, spirituelle et vive, grand'mère Audet, que vous avez de qualités ! Sont-ce les beaux paysages de votre pays qui vous ont fait l'âme si valeureuse ? Jamais vous n'avez vécu devant le pauvre horizon des villes ! Toute votre vie s'est écoulée au bord de cette immensité splendide de la baie des Chaleurs.

Heureuse grand'mère Audet !

Autour de vous, votre famille se continue. Je ne vous retrouverai peut-être plus; mais, quand je reverrai votre calme village, si vos yeux se sont fermés, que Dieu, au moins, vous ait fait cette faveur de laisser en héritage à vos petites filles votre ressemblance morale : l'amour du sol, la fidélité à la terre des ancêtres, la suave religion des aïeules d'autrefois, demeurée si pure, si parfaite en vous.

Quel trésor plus enviable pour une race que de nombreuses « Grand'mère Audet » ?

Anxiété

« J'aimerais bien savoir ce que je serai plus tard ! » vient de s'exclamer mon frère, sans nul à-propos, en parcourant la première page du journal du soir. Personne n'avait saisi sa pensée. On le regarda. Alors il reprit : « Oui, je voudrais connaître mon avenir. »

« Moi aussi, je le voudrais », pensai-je, mais je gardai le silence pendant que quelqu'un badinait : « Va voir une tireuse de cartes ! » et que l'aînée de la famille disait moins gaiement : « Tu le connaîtras bien assez vite, ton avenir ! »

Que voulait-elle signifier au juste ? Que les années auraient tôt fait de s'enfuir ? ou bien que leur réalité serait probablement décevante ?

Mon frère, qui vient d'avoir vingt ans, a droit d'espérer encore mille belles heures; et il affirma : « Ça ne me fait rien. J'aimerais cela quand même, savoir ! » Ce désir fou, il me hante également. Il me taquine le matin au sortir des songes de la nuit, il me harcèle le soir, dans le calme qui précède le sommeil. Le jour, si je suis seule, si je pense le moindrement, il prend sa part de mes pensées. Je sonde, je cherche, j'espère ou je désespère. Parfois, je compte

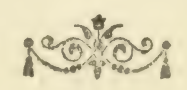
sur une vie remplie, et bonne en dépit des épreuves qui passent. D'autres fois, j'ai peur d'avoir une existence unie, toujours pareille, et qui m'ennuie d'avance, tellement, que j'aimerais autant ne pas la continuer, si je savais. Et illogique, je veux savoir malgré tout.

Mais mon esprit chrétien réprouve et combat cette façon d'anticiper sur les peines possibles. Il est mal qu'une déception nous abatte, qu'on soit affligé à l'extrême pour rien, parce que, par exemple, on souffre des défauts des amitiés humaines. Ces heures-là sont des méchantes.

Quand elles passent, je ne cesse pourtant pas de songer aux années qui viennent. Je vois à la loupe les désillusions qui ont meurtri ceux qui sont plus âgés que moi; j'aperçois les modifications qu'a dû subir leur idéal, l'amoindrissement moral et intellectuel qui paraît leur être venu avec les années. Et je bondis en moi-même, je me révolte, je ne veux pas d'une destinée semblable. On dirait alors que j'ai oublié le soleil du bon Dieu. Je rumine, je médite, je me reprends de plus belle à désirer savoir ce que je ferai, ce que je réaliserai de mes rêves, ce que j'accomplirai d'actions utiles à mon pays et à mon âme. Mais ma méditation est violente, orageuse, impatiente. Je suis comme le petit enfant qui frappe du pied et crie avec ténacité : « Montrez-moi cela ! Je veux, je veux ! »

Parce que je ne vois pas, j'ai peur ! Cependant, tout à coup, j'ai honte de ma fâcheuse disposition d'esprit et je m'en vais, pour me *ramener*, faire une visite à l'église. Si c'est le soir et que l'ombre s'étende, je réfléchis mieux. Mes inquiétudes énervées s'apaisent, mon anxiété se modère. Ma raison triomphe. Elle me résume les événements qui ont traversé le passé heureux ou malheureux, elle me rappelle : « N'as-tu pas toujours constaté, qu'à la fin, tout tournait pour le mieux, même si tes prières pressantes avaient paru n'être point exaucées ? Tout ne s'est-il pas enchaîné providentiellement pour toi, jusqu'ici ? Pourquoi te faire une torture avec l'énigme de l'avenir ? Il sera ce que tu mériteras et ce que le bon Dieu voudra. Si tu le sers du meilleur de ton cœur, que peux-tu craindre ? »

Peu à peu, je retrouve mon âme tranquille, mon âme confiante. Seulement, l'idée fixe reste en moi ; c'est plus fort que tout, moi aussi je voudrais savoir ce que je serai dans dix ans, par où j'irai passer, ce que je verrai, ce que j'aimerai le plus.



Devant des fleurs

Un peu de chaleur est revenue. J'ai remis ce matin mes bas clairs et blancs, ma robe de piqué; près de moi pose ma raquette attendant que tout à l'heure nous nous en allions, l'une portant l'autre, jouer à l'excitant jeu favori. Dieu, que c'est bon ces jours d'été qui reviennent, ces jours éphémères et fugitifs, hélas ! puisqu'ils passeront aussi vite que passent des fleurs !. . .

Des fleurs !. . . J'en ai devant moi dans un petit vase simple; de modestes reines-marguerites, dernière floraison des jardins que la gelée va meurtrir; retardataires, elles annoncent l'automne. Les lilas et les tulipes annonçaient le printemps; les roses et les lis, l'été. Où sont allés tous leurs parfums exquis ? Mes reines-marguerites échevelées n'embaument pas.

Si modestes qu'elles soient, elles sont belles. . . J'en ai trois roses et trois blanches. Les roses, foncées, me plairaient mieux d'une couleur atténuée; cependant, à mesure que, vieillissant, elles s'ouvrent, elles laissent voir que leur cœur est en nuances plus tendres, adorablement douces à l'œil. Et, au moindre choc d'une main sur le meuble où elles vivent leurs heures dernières,

elles tremblent comme elles le feraient au frisson d'une faible brise...

Ce soir, je changerai l'eau dans laquelle elles puisent un reste de fraîcheur, je couperai soigneusement un peu du bout de leurs tiges, et elles seront encore vivaces.

* * *

Et voici déjà que c'est le soir, et l'après-midi que j'attendais est passé. Je retrouve mes fleurs, imperceptiblement un peu plus vieilles, car elles sont embellies sous le cercle lumineux de la lampe. La clarté les envoie se mirer sur la vitre d'un petit cadre qui les avoisine, et dans le cristal du vase, que la lumière traverse en rayonnant, les tiges vertes se découpent; mes fleurs semblent fraîches et vigoureuses comme si elles étaient éternelles. Mais encore un peu de temps, et l'on verra au bout des pétales la chair se faner et jaunir; et un peu de temps en plus, et mes marguerites seront mortes...

Ce sont toujours les mêmes histoires dans la vie qui se répètent? Pourquoi mon esprit s'arrête-t-il à regarder des fleurs et à constater qu'elles sont éphémères? Tant et tant de mortels avant moi firent de pareilles réflexions, tant de mortels ont trouvé beaux les derniers jours d'été, et jolies et touchantes par leur présage d'automne

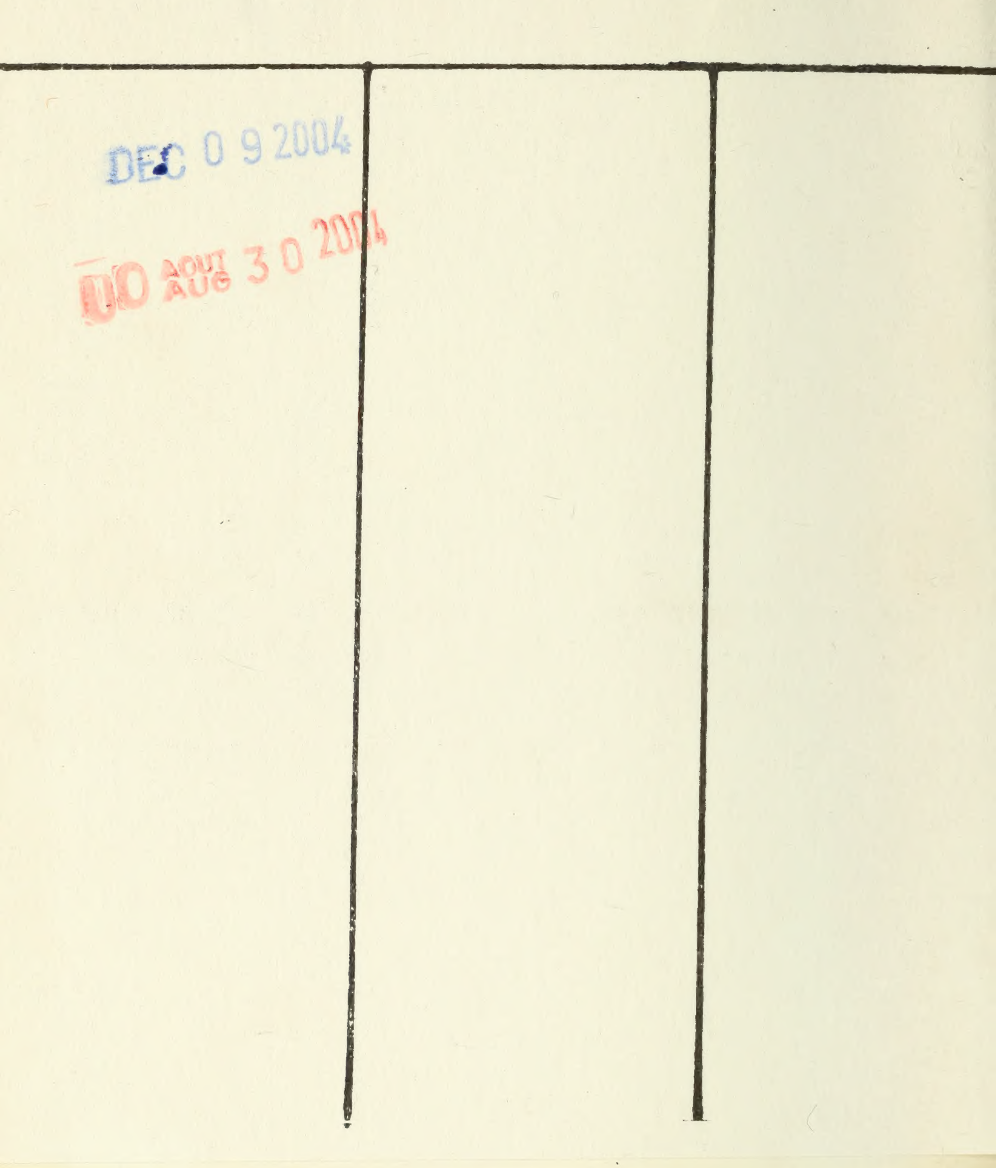
les reines-marguerites. Toujours les lilas et les tulipes marquèrent le printemps, toujours les roses et les lis, l'été, toujours les reines-marguerites annoncent l'automne... et les fleurs éphémères... ressuscitent ainsi que les saisons.

Il faut aimer à renoter de vieilles chansons pour s'amuser à des thèmes si anciens. Mais n'y a-t-il pas des airs qui touchent toujours, aussi souvent qu'on les entende? N'y a-t-il pas des heures qu'on ne peut pas, sans rien penser, laisser finir?

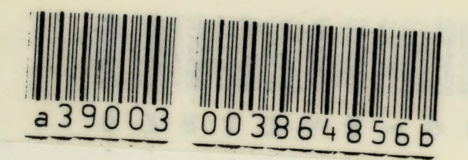
La nuit est tombée. Le jour d'été est mort; comme une étincelle, il a fui. Mes reines-marguerites tranquilles vivent dans le cristal pur... Je songerai un jour que les soirs de jeunesse étaient des fleurs précieuses à conserver entre les pages d'un livre.

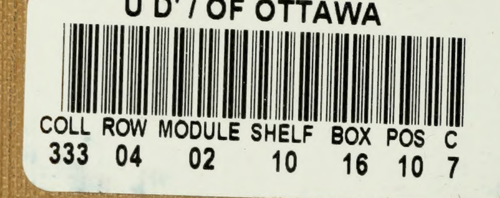
[FIN]

Table des matières


DEC 0 9 2004
UO AOUT AUG 3 0 2004


CE


a39003 003864856b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 02 10 16 10 7